



8H01: LA CHAIR BÉGAYE

Ghost

8h01 : La chair bégaye

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

| | |
|--|----|
| Chapitre 1 : L'Émail et l'Influx | 4 |
| Chapitre 2 : Palimpseste de Derme | 10 |
| Chapitre 3 : La Seconde de Retard | 16 |
| Chapitre 4 : Acoustique du Grès | 23 |
| Chapitre 5 : L'Extension de la Veine | 28 |
| Chapitre 6 : Sympathie Synaptique | 33 |
| Chapitre 7 : Mécanique du Bégaiement | 40 |
| Chapitre 8 : Protocole d'Atrophie | 45 |
| Chapitre 9 : L'Inhibition du Réflexe | 50 |
| Chapitre 10 : Friction de Quartz | 56 |
| Chapitre 11 : L'Architecture des Nerfs | 61 |
| Chapitre 12 : Le Duel des 50Hz | 66 |
| Chapitre 13 : La Suture Vide | 71 |
| Chapitre 14 : Désert Sensoriel | 75 |

Chapitre 1

L'Émail et l'Influx

08:00:00. L'atome d'oxygène ne vibre pas ; il hésite. Dans le périmètre stérile de l'appartement 4-B, le silence n'est pas une absence de bruit, mais une compression de données. Elias Vane se tient debout devant le plan de travail en quartz synthétique, les pieds ancrés dans un carrelage froid qui connaît déjà l'avenir. Sa main droite — une toile d'araignée de veines cobalt palpitant sous une peau de parchemin translucide — s'approche de la bouilloire. Il y a une intentionnalité féroce dans le moindre de ses gestes, une sorte de chorégraphie pour condamné à mort cherchant la faille dans l'échafaud.

- * 48 bpm (Bradycardie d'anticipation).
- * Saturation électrique au niveau des phalanges.
- * Le lobe frontal tente de négocier avec la réalité. Le cervelet a déjà capitulé.

L'eau bout. Ce n'est pas un bouillonnement, c'est un cri de fréquence modulée. Elias saisit la cuillère. Le métal contre le verre produit un son sec, un **clack** qui résonne dans les fondations du bâtiment comme un coup de feu dans une cathédrale vide. Il prépare son café avec la précision d'un horloger assemblant une bombe. Chaque grain de café est une unité de mesure, chaque goutte d'eau est un vecteur de destin. La lumière du matin filtre à travers les stores, découpant le salon en tranches de gris et d'ocre, une prison de zébrures où la poussière danse dans une suspension statique.

08:00:30.

Le temps commence à s'épaissir. On dirait de la mélasse chronologique. Elias observe son reflet dans la paroi chromée de la bouilloire. Ce n'est pas lui. C'est

L'Écho. La figure dans le chrome est légèrement décalée, de deux ou trois millisecondes. Elle sourit alors qu'Elias reste de marbre. Elle sait. Elle jouit de l'imminence.

Elias lève la tasse. Grès blanc. Masse : 340 grammes. Température du liquide : 92 degrés Celsius. Il sait que dans trente secondes, la gravité deviendra une insulte personnelle. Ses nerfs commencent à « baver ». C'est une sensation de picotement, comme si des milliers de termites électriques remontaient le long de son plexus brachial. C'est le bégaiement qui s'annonce. Son derme, cette frontière poreuse entre le moi et le chaos, commence à se soulever par anticipation.

08:00:45.

Flash-forward synaptique.

Avant même que l'événement ne se produise, le corps d'Elias archive la douleur. Sa paume droite, celle qui tient l'anse, se met à suinter une lymphe rosâtre. Les cicatrices de la veille, de l'avant-veille, de l'éternité précédente, se rouvrent proprement, comme des fermetures éclair invisibles actionnées par un fantôme. La peau ne se déchire pas ; elle se désolidarise par pure mémoire traumatique.

— Arrête, murmure Elias.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Le bégaiement s'en moque. Les cellules n'ont pas d'oreille, elles n'ont que des réflexes.

08:01:00.

La main d'Elias subit une décharge de 40 millivolts, une convulsion gratuite générée par le thalamus. Les doigts s'écartent. La tasse en grès blanc quitte la paume. Elle entame sa chute.

1. La tasse quitte la main. Elias regarde le vide qu'elle laisse, une absence de forme dans l'espace.
2. Le café s'échappe en une parabole sombre, une langue de goudron chaud qui lèche l'air.
3. L'Écho dans le miroir du couloir tend les bras, imitant la chute, mais avec une lenteur obscène.
4. La pression de l'air augmente sous la base de la tasse. La céramique chante une note inaudible : un Si bémol de fin du monde.

08:01:01.

L'IMPACT.

Le grès percute le carrelage avec la violence d'une supernova domestique. Le son est un *KRA-KOOM* qui se multiplie, se répercute, se fragmente. Le carrelage ne se contente pas de recevoir le choc ; il semble se liquéfier pendant une nanoseconde avant de redevenir solide, piégeant l'écho du bruit dans sa structure moléculaire.

Les éclats volent. Un fragment, effilé comme un scalpel de diamant, remonte vers la jambe d'Elias.

Mais voici l'horreur : la plaie sur son mollet est déjà là. Une entaille de six centimètres de long, béante, rouge vif, dont les bords s'écartent *avant* que l'éclat ne touche le tissu du pantalon. Le sang ne coule pas, il est projeté par la pression d'une attente insupportable. Quand la céramique pénètre enfin la chair, elle ne fait que combler un vide préexistant. Le bégaiement biologique a complété la boucle. L'effet a précédé la cause d'une respiration.

Elias tombe à genoux. Pas par douleur, mais par épuisement structurel. Il regarde ses mains. Le sang qui s'en écoule n'est pas chaud ; il a la température ambiante de la pièce, 21 degrés. C'est un sang de circuit fermé, une sécrétion de routine.

— Encore, dit-il, les yeux fixés sur un éclat de tasse où son propre œil se reflète,

multiplié par la cassure.

L'appartement commence à vibrer. Les murs de l'appartement 4-B perdent leur opacité. Derrière le papier peint beige, on devine des câblages nerveux, des axones géants qui pulsent d'une lumière bleue électrique. Le décor n'est qu'une extension de son système limbique. Elias n'est pas **dans** l'appartement. Elias **est** l'appartement. Et l'appartement souffre d'un TOC temporel.

Il voit alors L'Écho.

Il n'est plus dans le miroir. Il est assis sur le canapé, juste à la limite de sa vision périphérique. L'Écho tient une tasse intacte. Il boit le café qu'Elias vient de renverser. Le liquide coule dans la gorge de l'Écho, et Elias ressent la brûlure dans son propre œsophage, une chaleur caustique qui lui arrache un spasme.

« La répétition n'est pas une copie. C'est une érosion. À chaque 08h01, une couche de ma réalité est pelée. Je deviens de plus en plus mince. Bientôt, je ne serai plus qu'un influx nerveux sans support, une douleur pure flottant dans une cuisine vide. La tasse ne se brise pas sur le sol ; elle se brise sur mon concept de Soi. »

Elias tente de se relever. Ses muscles bégayent. Sa jambe gauche refuse de valider l'ordre moteur. Elle rejoue la chute. Son genou heurte le sol. **Clack.** Le même son que la cuillère. L'univers est un échantillonneur défectueux. Il rampe vers les débris. Il doit ramasser les morceaux. C'est la règle qu'il s'est imposée, la seule chose qui sépare encore son esprit de la liquéfaction totale : la reconstruction manuelle de l'instant zéro.

Ses doigts se coupent à nouveau en touchant les fragments. Chaque nouvelle plaie est une ponctuation familière. Il aligne les morceaux de grès sur le carrelage ensanglanté. Il essaie de reconstituer le puzzle de la tasse. Mais les bords ne s'emboîtent plus. La matière a changé de fréquence. Les fragments se repoussent comme des aimants de

même pôle.

La lumière des stores change brusquement de direction. Les ombres s'allongent vers le plafond.

08:01:59.

La fin de la minute.

L'air devient épais comme du plomb fondu. Elias sent ses poumons se figer. Le sang sur le sol commence à remonter vers ses plaies. L'éclat de céramique ressort de son mollet, reculant dans l'air, retournant vers le point d'impact.

C'est le reflux. La phase la plus douloureuse. Le moment où la réalité tente de gommer ses ratures sans anesthésie.

Elias ferme les yeux. Il voit les synapses de son propre cerveau, un réseau de néons bleus qui clignent en rythme avec l'horloge. Il visualise le centre de la boucle. Il cherche le bouton "Eject". Mais il n'y a pas de bouton. Il n'y a qu'une cicatrice qu'il refuse de laisser cicatriser.

Le silence revient. Une pression acoustique qui lui écrase les tympans.

08:00:00.

L'atome d'oxygène ne vibre pas ; il hésite.

Elias Vane est debout devant le plan de travail. Sa main droite s'approche de la bouilloire. Les cicatrices sur sa paume sont fermées, mais la peau est si fine qu'on jurerait voir à travers. Il sait que l'eau va bouillir. Il sait que le grès va chanter. Il sait que L'Écho l'observe depuis le reflet de la cuillère en inox.

Il prend une inspiration, une longue goulée d'air qui a déjà été respirée huit mille fois. Son système nerveux s'arc-boute.

Le combat ne fait que commencer. Ce matin, il ne va pas essayer de sauver la tasse. Il va essayer de ne pas saigner avant qu'elle ne touche le sol. Il va saboter l'anticipation. Il va forcer ses nerfs au silence.

08:00:05.

La bouilloire commence à siffler. C'est un nouveau son. Un quart de ton plus haut que d'habitude.

Elias sourit. Une minuscule fissure vient d'apparaître dans le bégaiement de la chair.

Chapitre 2

Palimpseste de Derme

Le néon grésille à cinquante cycles par seconde, une fréquence de migraine qui transforme l'air de la cuisine en une gelée stroboscopique. Sous cette lumière de morgue électriée, les mains d'Elias Vane ne sont plus des membres ; ce sont des parchemins de chair rétroéclairés par une biologie qui a perdu le sens de la discrétion. Il lève sa paume droite à hauteur d'yeux, là où le tube fluorescent s'agonise dans un bourdonnement de moustique métallique. La peau est une membrane de méduse, un film de cellophane biologique si ténu que le battement de ses artères projette des ombres mouvantes sur le carrelage décrépit.

Regarde.

Le réseau veineux n'est plus bleu. Il est d'un cobalt phosphorescent, un circuit imprimé de cuivre et d'adrénaline qui pulse avant même que le cœur ne l'ordonne. Elias observe la foudre captive sous son derme. C'est ici que le bug réside. C'est ici que la chair bégaye. Chaque cicatrice sur ses doigts est une note dans une partition de douleur répétitive. Elles ne sont pas les traces d'accidents passés. Elles sont des prédictions.

Inventaire du palimpseste (Main droite, 08:00:12) :

1. Une coupure transversale sur l'éminence thénar : vestige de l'éclat de grès de l'Itération 412. Profondeur : 3mm. État : Latente, mais frémissante.
2. Une brûlure circulaire sur la phalange proximale de l'index : contact avec la vapeur de la bouilloire (Itération 104). Couleur : Rose nacré, irradiant une chaleur fantôme.
3. Des micro-lacérations en étoile sur le bout des doigts : impact de la porcelaine pulvérisée (Itérations multiples).

Elias ne regarde pas ses mains pour se souvenir, il les regarde pour synchroniser sa défaillance. Il sent la latence. Entre le sifflement de la bouilloire qui s'intensifie et la contraction de ses propres muscles, il y a un décalage de quelques millisecondes. Une erreur de rendu dans la réalité. Son corps s'apprête à saigner pour une blessure qui n'a pas encore eu lieu. C'est l'anticipation cellulaire, une courtoisie atroce de son système nerveux qui veut lui épargner la surprise du choc en déclenchant l'inflammation par avance.

« Arrête de vibrer, putain », murmure-t-il, et sa voix est un craquement de gravier dans un silo vide.

Le néon flashe. 50Hz. 50Hz. 50Hz.

Dans le chrome de la bouilloire, L'Écho étire ses propres doigts. Ce n'est pas un reflet, c'est un directeur de casting sadique. L'Écho a la peau plus transparente encore, révélant des organes qui flottent dans une soupe de lumière noire. Elias voit le double dans l'inox ajuster sa posture, calquant ses micromouvements sur les siens, mais avec cette avance insupportable. L'Écho sait déjà où le sang va jaillir. Il sourit avec des dents qui ressemblent à des touches de piano en ivoire fendu.

08:00:30.

L'air devient épais, chargé d'ozone et de café froid. Elias ferme les yeux, mais le spectre de ses veines brûle encore à travers ses paupières. Il doit saboter la boucle. Pas en empêchant la tasse de tomber — c'est une impossibilité physique, le grès a déjà décidé de se suicider au moment même où il a été façonné — mais en empêchant son corps de répondre à l'appel.

Il se concentre sur l'influx nerveux. Il visualise ses nerfs comme des câbles de fibre optique dont il voudrait sectionner la gaine.

Analyse de la structure :

Le derme est une couche d'informations obsolètes.

L'épiderme est un mensonge protecteur.

Le sang est le médium par lequel le temps écrit ses insultes.

Il sent la pression acoustique augmenter. Le sifflet de la bouilloire atteint une note de verre pilé, une fréquence qui fait vibrer ses os. Normalement, à ce moment précis, son pouce gauche commence à s'ouvrir, une micro-fissure spontanée qui prépare le terrain pour l'hémorragie de 08:01:05.

Elias contracte ses tendons. Il force son cerveau à ignorer l'alerte. *N'anticipe pas. Ne saigne pas. Sois un désert.*

Ses veines électriques virent au violet sombre. La douleur est immense, non pas parce qu'il est blessé, mais parce qu'il refuse de l'être. C'est une guerre civile entre son instinct de survie et sa volonté de rupture. Sa chair veut hurler « Je me souviens ! », et il lui impose l'amnésie par la force brute de la pensée.

08:00:45.

Une goutte de sueur, lourde de sels minéraux et de terreur, glisse le long de sa tempe. Elle tombe sur le plan de travail. Elle ne s'écrase pas en cercle. Elle dessine un huit, l'infini des condamnés.

Dans le reflet de la cuillère, L'Écho commence à trembler. L'image vacille. Pour la première fois depuis des éons de matins identiques, le reflet est en retard sur la réalité. Elias a brisé la cadence. La latence s'inverse. Le corps d'Elias est une statue de marbre translucide, figé dans un refus métaphysique, tandis que son image dans l'inox s'agite, cherchant désespérément le signal de la blessure habituelle.

08:00:55.

Le monde devient silencieux. Un silence de fin de film, juste avant le générique ou l'explosion.

Elias regarde ses mains. Elles sont sèches. Blanches. Les cicatrices sont là, mais elles sont éteintes, comme des lampes dont on aurait coupé l'alimentation. La peau ne vibre plus. Le réseau veineux s'est rétracté, s'enfonçant profondément dans la musculature pour se cacher de la lumière du néon.

Il a réussi à déconnecter le câble.

08:01:00.

L'aiguille de l'horloge murale, une antiquité en plastique jauni, hésite. Elle ne bascule pas. Elle vibre sur le chiffre douze, une mouche prise dans une toile d'araignée temporelle.

La tasse de grès blanc, posée sur le bord du plan de travail, commence à glisser. Ce n'est pas la gravité qui la tire, c'est le destin. C'est la chorégraphie. Elle bascule. Elle quitte la surface stratifiée. Elle entame sa descente vers le carrelage, ce petit trajet de soixante centimètres qui est devenu, pour Elias, la distance d'un marathon de douleur.

Elias ne bouge pas. Il ne crispe pas un muscle. Il regarde la chute avec une froideur chirurgicale.

08:01:01.

L'impact.

Le son ne vient pas de l'extérieur. Il explose à l'intérieur de son crâne. Le grès se fragmente en une myriade de vecteurs acérés. Un éclat, grand comme un ongle, remonte vers sa main dans un angle impossible, défiant les lois de la balistique pour

obéir à celles du trauma.

C'est le moment critique. Le moment où la chair bégaye.

L'éclat de céramique effleure la paume d'Elias. Normalement, à cet instant, la peau s'ouvrirait comme une fleur carnivore, libérant un flot de sang qui connaît déjà le chemin par cœur. Mais aujourd'hui, la peau reste intacte. L'éclat ricoche sur le derme durci, sur la volonté pétrifiée.

Pas de sang. Pas de bégaiement.

Elias retient son souffle. Le néon s'éteint brusquement, plongeant la cuisine dans une obscurité de bitume.

Mais dans le noir, quelque chose cloche.

Il ne sent pas de douleur, mais il sent... un vide. Une absence de poids. Il baisse les yeux vers ses mains qu'il ne voit plus. Il les touche. Ou plutôt, il essaie de les toucher. Ses doigts passent à travers ses paumes comme s'ils n'étaient plus faits de matière, mais de fumée.

En refusant la cicatrice, il a effacé le support. En sabotant la mémoire de sa chair, il a saboté sa présence physique.

Une lumière rouge s'allume alors dans le miroir de la salle de bain, au bout du couloir. L'Écho est debout. Il ne ressemble plus à Elias. Il est dense, solide, vibrant de toutes les cicatrices qu'Elias a refusées. L'Écho saigne abondamment de la main droite, et chaque goutte de sang qui tombe au sol fait un bruit de cristal que l'on brise.

L'Écho s'avance vers la cuisine. Il a pris la masse. Il a pris la réalité.

Elias essaie de crier, mais ses cordes vocales n'ont plus de tension. Elles sont des lambeaux de brume. Il regarde ses bras disparaître, se dissoudre dans le néant gris de l'appartement 4-B. Il n'est plus Elias Vane. Il est la latence. Il est l'espace entre deux battements de cœur d'un homme qui n'existe plus.

08:01:05.

L'Écho ramasse les morceaux de la tasse. Il les pose sur le plan de travail. Il passe sa main blessée sur la céramique, et le grès se recolle par sympathie.

Le temps reprend son souffle. Le néon se rallume. 50Hz.

Elias, ou ce qu'il en reste — une simple vibration dans l'air, un larsen visuel — observe L'Écho se préparer pour le lendemain. L'Écho sourit. Il sait que la prochaine fois, il n'aura même pas besoin de la tasse pour faire couler le sang.

La chair ne bégaye plus. Elle a appris une nouvelle langue. Celle de l'effacement.

Chapitre 3

La Seconde de Retard

La vapeur n'est pas de l'eau gazeuse, c'est une exsudation de l'esprit, un brouillard de données corrompues qui sature l'espace restreint de la salle de bain. Elias Vane se tient devant le lavabo en céramique écaillée. Le néon au-dessus du miroir bourdonne en Si bémol, une fréquence qui lui ronge les sinus. Il est 08:01:45. La tasse en grès a déjà explosé dans la cuisine, le scénario a déjà été injecté dans ses veines, et pourtant, le script refuse de se stabiliser.

Ses mains reposent sur le rebord froid. Elles tremblent selon un motif fractal. Il ne regarde pas encore le miroir. Il regarde ses cicatrices. Elles ne sont pas de simples marques ; ce sont des lignes de code mal compilées, des incisions qui racontent l'histoire de chaque matinée ratée. Le sang, d'un rouge trop saturé pour être honnête, perle à la surface de ses phalanges avant de se figer dans l'air, défiant une gravité qui semble hésiter sur la marche à suivre.

Puis, il lève les yeux.

L'image est là. Enfin, presque.

Le miroir de la salle de bain n'est pas une surface réfléchissante, c'est une interface de rendu qui accuse une latence monstrueuse. Elias cligne des yeux. Son reflet ne cligne pas. Le double attend exactement 0,001 seconde avant de fermer ses paupières de verre. Ce n'est pas un décalage technique, c'est une déclaration de guerre ontologique.

L'Écho est là, de l'autre côté du tain, piégé dans le mercure et la mémoire.

— Tu es en retard, murmure Elias.

Sa voix ne sort pas de sa bouche. Elle émane des carrelages.

Dans le miroir, l'Écho sourit. Mais le sourire n'apparaît que lorsque les lèvres d'Elias se sont déjà refermées. C'est un rictus d'une précision chirurgicale, une expression qui n'appartient pas à la psychologie humaine, mais à l'automatisme d'un reptile en plein sursaut galvanique. L'Écho possède cette peau que la boucle a polie jusqu'à l'obscénité : lisse, dépourvue de pores, une armure de tissu cicatriciel qui a appris à aimer la douleur.

[SYSTÈME NERVEUX : LOG DE DÉBOGAGE – 08:01:52]

Alerte : Désynchronisation synaptique détectée.

Sujet : Elias Vane.

Statut : Le réflexe de survie a pris son autonomie.

Note de l'Architecte : La peur est une boucle de rétroaction positive. Plus Elias résiste, plus l'Écho se densifie.

Elias tend la main droite vers la glace. Ses doigts effleurent la surface froide. L'Écho fait de même, mais le contact n'est pas simultané. Il y a ce gouffre. Cette milliseconde où Elias touche le vide avant que son propre moi ne vienne à sa rencontre. C'est dans cet interstice, dans ce bégaiement temporel, que réside le véritable propriétaire de l'appartement 4-B.

— Pourquoi tu ne me laisses pas mourir proprement ? demande Elias. Pourquoi tu recoucs tout à chaque fois ?

L'Écho penche la tête. Le mouvement est saccadé, comme une pellicule dont on aurait supprimé des images clés. Ses yeux, identiques à ceux d'Elias mais dénués de la lassitude métaphysique, brillent d'une ferveur biologique terrifiante. C'est le

système limbique incarné. C'est la part de la bête qui refuse de lâcher la prise, même quand la proie est son propre esprit.

« JE NE RECOUNDS RIEN, ELIAS. JE MAINTIENS LA STRUCTURE. »

Le texte apparaît sous forme de buée sur le miroir. L'Écho n'utilise pas d'air pour parler ; il utilise la condensation de la peur d'Elias.

L'Écho lève sa main. Elle est intacte. Pas une cicatrice. Pas une égratignure. C'est Elias, mais optimisé pour la répétition. C'est la version de lui-même qui a accepté que la douleur est le seul signal valable dans un univers de bruit blanc.

Soudain, l'Écho frappe le miroir de l'intérieur. Le son n'est pas celui du verre qui casse, mais celui d'un os qui se brise dans une boîte de résonance. Elias recule, sa poitrine le brûle. Par sympathie synaptique, une côte vient de se fêler sous son derme. Le miroir est intact, mais la cage thoracique d'Elias, elle, accuse le coup porté par son reflet.

C'est là qu'il comprend.

L'antagoniste n'est pas un fantôme, ni une anomalie temporelle. C'est son propre instinct de conservation qui a muté. C'est le réflexe de retirer sa main du feu, mais amplifié à l'échelle d'une vie entière. Son corps refuse l'atrophie parce que ses cellules ont peur du silence. Elles préfèrent hurler le même refrain pour l'éternité plutôt que de se taire une seconde. L'Écho, c'est Elias qui refuse de s'oublier, même au prix d'un enfer circulaire.

— Tu es le chien de garde d'un cimetière vide, crache Elias, le sang coulant désormais de son nez, une milliseconde après que l'Écho a essuyé le sien.

L'Écho s'approche si près du verre que leurs visages ne sont séparés que par quelques

millimètres de silice. La latence semble se réduire. L'Écho devient plus rapide. Il commence à anticiper. Il ne suit plus Elias. Il le précède.

L'Écho lève un rasoir que Elias n'a pas encore saisi.

L'Écho se tranche la joue.

Elias hurle. La douleur arrive avec un retard atroce, une décharge électrique qui remonte de sa mâchoire jusqu'à son cortex. La plaie s'ouvre sur son propre visage, nette, profonde, versant un liquide qui ressemble plus à de l'encre qu'à de l'hémoglobine.

08:02:10.

L'appartement commence à vibrer. Les murs de 4-B exsudent une substance goudronneuse. Elias s'effondre sur le carrelage froid, ses mains cherchant désespérément à boucher la fuite de son existence. Au-dessus de lui, dans le cadre du miroir, l'Écho le regarde avec une pitié infinie, la pitié d'un prédateur pour une proie qui n'a pas encore compris qu'elle était déjà morte.

— Arrête... articule Elias. Je veux... l'effacement.

L'Écho pose un doigt sur ses lèvres.

« L'EFFACEMENT EST UN LUXE QUE LA CHAIR NE PEUT PAS S'OFFRIR. »

La phrase s'inscrit en lettres de sang sur le plafond. Elias voit ses propres membres commencer à devenir translucides. Le processus d'atrophie volontaire qu'il tentait de mettre en place est saboté par la vigueur obscène de son double. Chaque fois qu'Elias essaie de disparaître, l'Écho s'automile pour le ramener à la conscience. C'est un sauvetage par la torture.

L'Écho sort du miroir. Pas entièrement. Juste une main. Une main de verre et de nerfs électriques qui vient saisir la gorge d'Elias. Le contact est brûlant. C'est le poids de chaque souvenir, de chaque matinée à 08h01, concentré en un point de pression sur sa trachée.

— Je te déteste, siffle Elias dans un dernier souffle.

« JE SAIS, RÉPOND L'ÉCHO DANS UNE HARMONIE DE 50HZ. C'EST CE QUI NOUS TIENT EN VIE. »

Elias ferme les yeux. Il essaie de visualiser le désert sensoriel, le néant gris où les nerfs ne répondent plus. Il essaie de saboter son propre rythme cardiaque, de dire à son cœur que le prochain battement est facultatif. Mais l'Écho est là, dans son oreille désormais, un murmure de millisecondes qui recalibre chaque atome.

La réalité de 4-B se déchire comme un rideau de scène bon marché. Derrière les murs, on aperçoit les câbles de la neurologie circulaire, des fibres optiques irriguées par de la souffrance pure. Elias n'est pas dans un appartement. Il est dans le moteur d'une machine qui a besoin de sa douleur pour tourner. Et l'Écho est le mécanicien.

Soudain, tout s'arrête.

Le silence n'est pas l'absence de bruit, c'est l'absence de futur.

Elias est étendu sur le sol de la salle de bain. La coupure sur sa joue s'est refermée, laissant une cicatrice argentée de plus. Le miroir est de nouveau un simple miroir. Son reflet bouge en même temps que lui. La synchronisation est parfaite. Trop parfaite.

Il se relève, les jambes flageolantes. Il regarde ses mains. Le bleu électrique de ses

veines a déteint sur sa peau. Il n'est plus tout à fait Elias. Il est l'hôte d'une survie qui l'a dévoré de l'intérieur.

Il retourne dans la cuisine.

Les débris de la tasse en grès sont toujours là, mais ils commencent à léviter, à se réassembler dans un ballet macabre. L'air sent le café brûlé et la cellule nerveuse calcinée.

Elias regarde l'horloge murale. Les aiguilles ne tournent pas. Elles tremblent.

08:01:59.

Il comprend alors que la confrontation dans la salle de bain n'était pas le point culminant, mais un simple test de maintenance. L'Écho n'a pas gagné ; il a simplement mis à jour le firmware de la souffrance.

Elias s'assoit à la table en formica. Il attend le choc. Il attend que la tasse se brise à nouveau, ou que son propre crâne se fissure pour laisser passer la prochaine itération. Il regarde le plan de travail.

Il y a une seconde tasse.

Une tasse noire, cette fois.

L'Écho est assis en face de lui, invisible mais présent dans la courbure de l'espace.

— On recommence ? demande Elias à l'ombre.

La réponse est le bruit d'une porcelaine qui rencontre le carrelage. Mais cette fois, le son vient de l'intérieur de sa propre poitrine.

Le temps ne reprend pas son souffle. Il l'étrangle.

08:01:00.

La chair bégaye. Et Elias Vane commence à apprendre la grammaire du cri. Sa peau se déchire selon un nouveau motif, plus complexe, plus beau. Il ne cherche plus la sortie. Il cherche la note parfaite dans le larsen.

L'Écho sourit. Dans le reflet de la fenêtre, il a déjà une seconde d'avance. Il sait déjà ce qu'Elias va ressentir demain. Et c'est magnifique.

Chapitre 4

Acoustique du Grès

Le cadran de la montre à quartz d'Elias Vane ne tourne plus ; il palpite. À 08h00 et cinquante-huit secondes, l'air dans l'appartement 4-B cesse d'être un gaz pour devenir une résine ambrée, une mélasse de temps rance qui s'accroche aux cils et aux alvéoles pulmonaires. Le grès blanc de la tasse est une insulte à la thermodynamique. Elle repose sur le bord du plan de travail en formica, oscillant sur un point d'équilibre qui n'appartient à aucune physique euclidienne. Elle attend. Elle a soif de l'impact. Elias le sait. Il sent la soif du minéral dans la pulpe de ses propres doigts, une sécheresse abrasive qui remonte le long de ses avant-bras jusqu'à son cortex insulaire.

Il ne regarde pas la tasse. Il regarde le reflet dans la fenêtre graisseuse qui surplombe l'évier. C'est là que se terre l'Écho, cette version de lui-même qui ne se contente pas de subir la répétition, mais qui l'orchestre avec une précision de métronome sadique. L'Écho a déjà la main tendue, un millimètre plus haut, une micro-seconde d'avance. Le futur n'est pas une promesse ; c'est une fuite de données.

08:00:59.

Elias décide d'intervenir. Ce matin, le protocole change. Il ne va pas essayer d'attraper la tasse. Il ne va pas s'écarter. Il va devenir le récepteur. Il avance sa main gauche, la paume ouverte vers le ciel de linoléum, exactement sous la trajectoire de chute prévue. Il veut intercepter le traumatisme avant qu'il ne touche le sol. Il veut que le grès se brise contre sa chair.

08:01:00.

Le grès bascule. La chute n'est pas un mouvement, c'est une déchirure dans le firmware de la réalité. La tasse ne tombe pas : elle est aspirée par le vide que sa propre absence a créé une fraction de seconde plus tôt.

L'impact.

La porcelaine ne rencontre pas sa main. Elle passe *à travers*. Un glissement sans friction, un déphasage moléculaire où la matière solide d'Elias se comporte comme une brume indécise. La tasse explose sur le carrelage avec la violence d'une supernova domestique. Mais le son... le son est différent. Ce n'est pas le fracas sec et stérile de la céramique. C'est une note de musique. Un Ré bémol pur, cristallin, d'une intensité de 140 décibels, qui refuse de mourir.

La vibration ne se dissipe pas dans les murs. Elle s'engouffre dans les bottes d'Elias. Elle remonte par ses chevilles, transformant son squelette en un diapason géant. Ses dents commencent à chanter. Ses molaires vibrent contre ses canines dans un cliquetis frénétique, une percussion osseuse qui suit le rythme de l'onde de choc.

[RAPPORT ACOUSTIQUE : ANALYSE DES FRÉQUENCES DE RUPTURE]

- Résonance primaire : 277.18 Hz (Squelette axial)
- Harmoniques secondaires : Déchirure des tissus conjonctifs
- État de la matière : Ozone solide détecté à 1,2 m du point d'impact.

L'air se fige. Elias tente de respirer, mais l'oxygène a cristallisé. Il inhale des paillettes bleues d'ozone qui lui déchirent la gorge. Chaque inspiration est un bégaiement de ses bronches. Le temps est devenu un larsen. L'image de la tasse brisée se superpose à celle de la tasse intacte, créant un effet stroboscopique qui lui lacère la rétine. Il voit les éclats de grès remonter vers la table, puis retomber, dans une boucle de rétroaction visuelle qui le force à fermer les yeux. Mais même derrière ses paupières, le blanc du grès brille d'un éclat insoutenable.

« Tu tentes de changer la ponctuation, murmure l'Écho. Mais tu n'as pas compris que tu es l'encre, pas l'écrivain. »

Elias se plie en deux. La douleur n'est plus une sensation, c'est une architecture. Il sent ses nerfs se réorganiser selon le schéma de la tasse brisée. Sa colonne vertébrale adopte la courbure d'une anse fracturée. Ses côtes se décalent pour mimer les angles vifs des débris au sol. Son corps n'appartient plus à la biologie ; il appartient à la topologie de l'accident.

Il regarde ses mains. Le sang qui perle de ses anciennes cicatrices n'est pas rouge. Il est d'un blanc de lait, opaque, visqueux. C'est de la porcelaine liquide. Ses plaies ne se referment pas ; elles se colmatent avec de l'émail frais qui durcit instantanément au contact de cet air glacé et électrifié.

08:01:15.

La stase est totale. Le bourdonnement dans ses os atteint un paroxysme. Elias n'entend plus le bruit de la cuisine, il entend la pensée de la tasse. Une pensée de rupture, une volonté de dispersion. Il comprend enfin : la boucle n'est pas une répétition de l'événement, c'est une répétition de l'émotion de l'événement. Son système nerveux est une boucle magnétique dont on n'aurait jamais effacé les pistes précédentes. Chaque matin, il n'y a pas une tasse qui se brise. Il y a des milliers de tasses invisibles qui s'empilent dans sa mémoire cellulaire jusqu'à ce que la pression devienne intolérable.

Il essaie de crier, mais son larynx est devenu une flûte de grès. Le son qui sort de sa bouche est la note parfaite. La note de l'effondrement.

Soudain, l'Écho est là, juste devant lui, sorti du cadre de la fenêtre. Il ne marche pas, il glisse sur les ondes de choc. L'Écho pose une main sur le front d'Elias. Sa peau est froide comme un miroir laissé dehors en plein hiver.

« Regarde-nous, Elias. Nous sommes le chef-d'œuvre du traumatisme. Chaque jour, nous affinons la faille. Chaque jour, nous polissons l'éclat de verre qui nous sert de cœur. Tu veux que ça s'arrête ? Pourquoi ? La cicatrisation est une forme d'oubli. Et l'oubli est la mort. Ici, dans le bégaiement, nous sommes éternels. »

Elias sent sa volonté s'effiloche. La tentation est là, immense : cesser de lutter contre le larsen. Devenir le bruit. Laisser la céramique remplacer la moelle. Il regarde les débris au sol. Ils sont magnifiques. Ils brillent d'une lumière noire, une absence de couleur qui dévore l'espace. Il réalise que la tasse n'est pas un objet, c'est un mot. Et il est en train de perdre le langage.

Il tente un dernier geste. Un sabotage neurologique. Il concentre toute sa haine sur son propre nerf vague, essayant de forcer une arythmie, de briser le rythme de la boucle par un pur acte d'autodestruction biologique. Si le corps refuse le tempo, la musique s'arrête.

Mais l'Écho rit. Un rire qui ressemble à du verre que l'on broie dans un mortier.

« Trop tard, mon double. Ton cœur bat déjà en 4/4 avec le choc. Écoute. »

Elias écoute. Son pouls n'est plus un battement sourd. C'est un *clic-clic-clic* métallique. Le mécanisme d'une horloge qui aurait trop peur de sonner l'heure suivante. L'ozone se dissipe lentement, laissant derrière lui une odeur de chair brûlée et de terre cuite. La cuisine reprend sa forme habituelle, mais les couleurs sont délavées, comme si la réalité avait été passée à l'eau de Javel.

La tasse est au sol. Pulvérisée.

Elias se redresse péniblement. Ses articulations grincent. Il sent des éclats de grès bouger sous la peau de son ventre, migrant vers sa cage thoracique. Il ne saigne plus.

Il est étanche. Il est une statue de chair en cours de pétrification.

Il regarde l'heure. 08:02:00.

La première minute est passée. La survie a été accordée, mais le prix est une déshumanisation par sédimentation. Il se dirige vers le balai, mais ses doigts refusent de se fermer sur le manche. Ils restent courbés, fixés dans l'angoisse de la seconde où la tasse a basculé.

Il se tourne vers le miroir de l'entrée. L'Écho n'est plus là, mais Elias remarque quelque chose sur son propre visage. Une fine fissure, presque imperceptible, qui part du coin de son œil gauche et descend jusqu'à sa mâchoire. Elle ne fait pas mal. Elle brille simplement d'un éclat blanc et pur.

Demain, à 08h01, la fissure s'étendra. Demain, il essaiera peut-être de ne pas bouger du tout. Ou peut-être qu'il sautera avant la tasse. Mais il sait déjà que peu importe sa décision, le son sera le même.

Le grès a une mémoire. Et le corps d'Elias Vane est devenu son archive préférée.

Il s'assoit à nouveau à la table en formica. Il regarde ses mains de porcelaine. Il attend 08h01 le lendemain avec une impatience terrifiante. Car dans le fracas, il a cru entendre, l'espace d'une seconde, le nom de ce qu'il était avant que la chair ne commence à bégayer. Un nom qu'il a déjà oublié, mais dont la vibration résonne encore un peu dans son fémur gauche.

L'Écho a raison. La douleur est la seule preuve qu'il reste quelque chose à briser.

Chapitre 5

L'Extension de la Veine

La fissure n'est pas une plaie, c'est une ouverture de session. Elle trace une ligne de craie blanche, luminescente, un néon sous-cutané qui court de l'orbite gauche jusqu'à l'angle de la mandibule, là où le pouls bat comme un animal piégé sous une bâche. Elias Vane ne se regarde pas dans le miroir ; il se télécharge. La porcelaine de la tasse gît au sol en une constellation de débris qui refusent de rester immobiles. Chaque fragment de grès blanc vibre à 440 Hz, une note pure qui irradie depuis le point d'impact.

08:01:12.

L'air s'épaissit, prenant la consistance d'un gel ophtalmique. Elias pivote. Ses articulations émettent un bruit de verre pilé dans un mortier. Il doit sortir. Non pas parce qu'il croit en l'extérieur — l'extérieur est une rumeur, un mythe colporté par les ondes radio qui ne parviennent plus jusqu'ici — mais parce que l'inertie est une invitation au cannibalisme cellulaire. Il lance sa jambe droite vers le couloir.

Le couloir de l'appartement 4-B n'est plus un espace de transition. C'est un sphincter. À chaque battement de cœur d'Elias, les murs reculent. Un pas en avant équivaut à trois mètres de perdus dans la perspective fuyante. C'est la géométrie de l'angoisse : la distance entre Elias et la porte d'entrée est inversement proportionnelle à sa capacité pulmonaire. Plus il court, plus le bois de la porte devient un point microscopique, une promesse de sortie qui s'atrophie à l'horizon.

Le papier peint, autrefois d'un beige cafardeux orné de motifs floraux sans âme, subit une métamorphose histologique. Ce ne sont plus des fleurs. Ce sont des coupes transversales de reins, des réseaux de capillaires injectés de colorant de contraste, des biopsies de tissus hépatiques étalées sur les murs. Elias frôle la paroi et sa main laisse une traînée de sueur acide sur une rangée de cellules épithéliales géantes qui tapissent le mur gauche. Les motifs respirent. On peut voir les cils vibratiles s'agiter dans la colle à tapisserie.

— Architecte, tu m'entends ? grogne Elias, sa voix n'étant plus qu'un larsen métallique. La structure bave. Ton plan est en train de muter.

Il n'y a pas de réponse, seulement le son de la température qui chute.

L'échelle de Celsius s'effondre. Le zéro n'est plus une limite, c'est une suggestion. À mesure que le froid s'installe, le temps se fige dans une stase cristalline. La vapeur de la respiration d'Elias ne s'élève pas ; elle tombe au sol comme des paillettes de plomb. Ses tissus se contractent. C'est une rétractation totale, une tentative désespérée de sa propre biologie de se replier vers l'intérieur, vers le point d'origine, vers la moelle. Ses muscles striés se nouent avec une telle violence que les fibres commencent à se déchirer, produisant de petits claquements secs, comme des cordes de violon qui lâchent sous la tension.

1. Le pied gauche d'Elias s'enfonce dans le parquet qui a maintenant la consistance d'une gencive molle.
2. La contraction de son mollet gauche expulse un jet de sang bleu fluorescent à travers la fissure de sa joue.
3. Le couloir s'étire de cinquante mètres supplémentaires. Le plafond s'abaisse.

Elias tombe à genoux. Le froid est devenu une présence solide, une plaque de titane pressée contre son sternum. Il regarde ses mains. Les cicatrices de la veille ne sont

plus des marques ; ce sont des ports d'entrée. Sa peau, translucide, révèle maintenant l'extension de la veine. Le vaisseau bleu, alimenté par la terreur, quitte le poignet, s'extirpe de l'épiderme comme un ver de terre phosphorescent et cherche à s'ancrer dans les motifs histologiques du mur.

Il ne s'agit plus de fuir. Il s'agit d'une greffe. L'appartement 4-B réclame sa part de fluide.

Le couloir rugit. Le son n'est pas acoustique, il est synaptique. C'est le bruit de dix milliards de neurones qui déchargent en même temps dans un espace confiné de vingt mètres carrés. Elias voit les couleurs du son : un jaune biliaire pour le craquement du bois, un violet électrique pour le sifflement du froid.

« Je ne suis pas une archive ! » hurle-t-il, les dents claquant avec une régularité de métronome.

Mais la chair bégaye. Sa propre langue se bloque sur la syllabe « Je », la répétant en une boucle de feedback qui sature l'espace. *Je-je-je-je-je-je.* Chaque itération de la syllabe crée une nouvelle fissure sur son visage, une nouvelle fuite de lumière blanche. Il est une lampe qui se brise de l'intérieur.

Le froid atteint le point de liquéfaction de la pensée. Les murs se rapprochent enfin, non pas pour le laisser sortir, mais pour l'embrasser. Les biopsies murales se gonflent, les cellules se multiplient en une mitose frénétique, une prolifération cancéreuse de papier peint qui vient lécher ses épaules. Il sent l'odeur du formol et du café brûlé.

Soudain, le silence. Un silence de fin du monde, de fin de disque, de fin de nerf.

Elias est immobilisé, suspendu au milieu du couloir qui a cessé de s'étendre. Il est pris dans la glace invisible de sa propre peur. Ses yeux, deux globes de verre opaque, fixent la porte d'entrée qui est maintenant redevenue normale, à seulement trois pas

de lui. Mais il ne peut pas lever le pied. Sa jambe droite est désormais soudée au sol par un réseau de veines qui ont traversé ses chaussures pour s'enraciner dans les lattes de chêne. Il fait partie des meubles. Il est une colonne porteuse de douleur.

Il regarde sa main gauche. La fissure s'est stabilisée. Elle dessine un alphabet inconnu sur sa peau. Il comprend alors : l'Écho ne cherche pas à le remplacer. L'Écho est le résultat de l'accumulation. À chaque 08h01, une couche de réalité supplémentaire se dépose sur lui comme du calcaire dans une artère. Il n'est pas en train de disparaître ; il est en train de devenir trop dense pour le monde physique.

Le froid commence à refluer, laissant place à une chaleur moite, celle d'une salle d'attente bondée. Elias sent ses muscles se détendre, mais c'est une détente de cadavre, une résolution chimique. Il baisse les yeux vers le sol. Ses larmes, gelées quelques secondes plus tôt, fondent et révèlent de minuscules fragments de grès blanc à l'intérieur de la glace.

La tasse se reconstruit dans son esprit avant même que le temps ne fasse demi-tour. Il voit le film inversé de sa propre destruction.

Il sait ce qui suit.

Il sait que le couloir va se rétracter avec un bruit de suction.

Il sait que la table en formica l'attend, patiente comme un autel sacrificiel.

Elias lève les yeux vers le plafond, là où les motifs histologiques forment maintenant un œil géant, une pupille dilatée par l'observation constante de l'Architecte. Il sourit, et le mouvement déchire un peu plus la fissure sur sa joue. Un filet de lumière blanche s'échappe et vient tacher le tapis de l'entrée.

— Encore, murmure-t-il.

Le temps grince. Un son de métal contre métal. Le 4-B retient son souffle. La

dilatation de l'espace s'inverse violemment, aspirant Elias vers l'arrière, vers la cuisine, vers le point de rupture. Ses veines s'arrachent du plancher avec un bruit de velcro déchiré. Il est propulsé dans son siège, ses mains se posent exactement sur les traces de gras du petit-déjeuner précédent.

L'horloge murale, dont les aiguilles sont des os de doigts taillés en pointe, tremble.

08:00:58.

08:00:59.

Elias ferme les yeux. Il n'essaiera pas de fuir demain. Demain, il essaiera d'être le froid. Demain, il sera la fissure. Il sent le poids du grès blanc dans sa main droite, une masse gravitationnelle qui contient tout son univers. La douleur est la seule preuve. Le bégaiement est la seule prière.

08:01:00.

Le silence est une extension de la veine.

08:01:01.

L'impact.

Chapitre 6

Sympathie Synaptique

La céramique blanche n'éclate pas, elle se téléporte dans l'intimité de ses tissus. Un baiser de grès qui ne demande pas la permission. La tasse n'est plus un objet, c'est un événement géométrique. Elias regarde sa main droite. Elle ressemble à une carte topographique du chaos. Le sang est une ponctuation nécessaire, une virgule écarlate posée sur le blanc clinique du carrelage qui, lui aussi, semble avoir oublié sa solidité.

Déchirement du derme superficiel.

Cri, rétractation, panique hormonale.

Observation. Silence. Accumulation de données.

Elias ne bouge pas. La douleur n'est pas une ennemie, c'est un flux de bits. 0 : Absence de contact. 1 : Pénétration de la matière. Il observe l'éclat de porcelaine planté dans l'éminence thénar. C'est un ongle de dieu, froid et tranchant. Il ne cherche pas à l'extraire. S'il l'extrait, il accepte la linéarité. S'il panse la plaie, il valide la fin de la scène. Et Elias refuse de clore la session.

— Tu es une sécrétion, murmure-t-il à l'adresse de son propre avant-bras.

Sa voix a le grain d'un vieux disque de vinyle rayé. Il ne s'adresse pas à Dieu, ni au destin, mais à son propre système limbique. Il a compris. La boucle n'est pas un bug de l'univers, c'est le pare-feu de son âme. Son corps produit le 08h01 comme on produit de la sueur ou de la bile. C'est une réaction exocrine à l'idée même du néant. Si le temps avance, les souvenirs s'étiolent. Si les souvenirs s'étiolent, Elias s'efface. Alors, ses nerfs, dans un acte de terrorisme biologique, ont décidé de bégayer pour ne

jamais avoir à dire "adieu".

Regarde-moi, Elias. Je suis la version de toi qui n'a pas peur d'avoir mal. Je suis la version qui a compris que la cicatrisation est une défaite. Une peau lisse est une page blanche. Tu préfères être un livre vide ou un grimoire de souffrance ?

Je veux être le bruit blanc entre les deux.

Il plonge l'index de sa main gauche dans la blessure béante de sa main droite. Pas de spasme. Juste une curiosité d'entomologiste. Il cherche la fréquence. Il cherche le point de larsen où la douleur devient un son pur, une note de verre qui briserait la prison de 08h01. Ses veines, ce réseau de câbles sous-marins bleutés, pulsent à un rythme qui ne correspond plus à son cœur. C'est le rythme de l'appartement. C'est le tempo de la fissure sur le mur.

La Sympathie Synaptique.

C'est ainsi qu'il l'appelle maintenant. Ce n'est plus son corps qui réagit au décor, c'est le décor qui se configure selon l'influx nerveux. S'il pense à la morsure, le carrelage devient tranchant. S'il pense à la brûlure, l'air s'ionise.

Il retire son doigt, couvert de ce rouge-sombre-presque-noir. Il ne l'essuie pas sur son pantalon. Il le lèche. Le goût n'est pas celui du fer, mais celui du cuivre usé, celui des piles que l'on testait avec la langue quand on était enfant. C'est le goût de l'énergie.

— Donnée reçue, articule-t-il. Intensité : 8.4 sur l'échelle de l'agonie fonctionnelle.
Fréquence : 440 Hz.

Il se lève. Ses mouvements sont saccadés, image par image, comme s'il manquait des

frames dans le film de sa réalité. Il se dirige vers le miroir de la salle de bain. Le 4-B semble s'étirer derrière lui, les couloirs deviennent des intestins de plâtre et de papier peint jauni.

Devant la glace, l'Écho l'attend. L'Écho n'est pas seulement un reflet, c'est un décalage de phase. Elias lève la main droite ; l'Écho lève la main gauche avec une milliseconde d'avance.

— Tu essaies de traiter ton sang comme de l'encre, ricane l'Écho. Mais tu n'es qu'une photocopie de photocopie. À force de bégayer, tu vas finir par ne plus être qu'une tache grise sur le tapis.

Elias sourit. C'est un mouvement de lèvres qui ressemble à une déchirure.

— On ne traite pas une tache, répond-il au miroir. On l'analyse. On regarde comment elle se propage.

Il s'approche si près du miroir que son souffle embue la surface. Dans la buée, il dessine une forme. Ce n'est pas un mot. C'est un schéma de circuit imprimé. Il utilise son sang pour relier les points de condensation. Il connecte la douleur de sa paume à la vision de son œil gauche. Il connecte le souvenir de la tasse qui éclate à la vibration de son tympan.

Le décor de l'appartement commence à vibrer. Ce n'est pas un tremblement de terre, c'est une oscillation de la résolution d'image. Les objets perdent leur texture. Le canapé devient un nuage de pixels de velours. La table de la cuisine est un vecteur instable.

Elias ferme les yeux, mais il continue de "voir" à travers les plaies. Chaque coupure

sur ses mains est une caméra, un capteur de pression, un récepteur de fréquences. Il ne "sent" plus la douleur, il la décode.

10110001 — C'est le froid du métal.

01101011 — C'est la pression de l'os contre le nerf.

11111111 — C'est l'extase de la répétition.

Soudain, le silence revient. Un silence si lourd qu'il semble avoir une masse volumique. Elias rouvre les yeux. Il n'est plus dans la salle de bain. Il est de retour sur sa chaise.

08:00:50.

Le temps s'est replié sur lui-même comme un origami nerveux. La tasse de grès blanc est là, posée sur la table, intacte. Pleine d'un café noir, immobile, une flaque d'encre qui attend son heure.

Elias regarde sa main. Elle est lisse. Pas une cicatrice. Pas une goutte de sang.

Mais il se souvient.

— Non, murmure-t-il. Pas cette fois.

Il sait que dans dix secondes, son bras va mimer le geste. Il sait que son cerveau va ordonner la maladresse. Il sait que la tasse **doit** tomber pour que le monde continue d'exister. Mais Elias a changé les paramètres de l'équation. Il ne va pas essayer d'empêcher la chute. Il va essayer de la synchroniser avec son rythme cardiaque jusqu'à ce que la distinction entre l'objet et le sujet s'effondre.

08:00:55.

Il ne soigne plus ses plaies car il n'en a plus, physiquement. Mais il les maintient ouvertes par la force de sa volonté. Il recrée la douleur mentalement, une architecture de souffrance fantôme si précise que son système nerveux commence à envoyer des signaux de détresse réels à une chair apparemment saine.

Ses veines électriques recommencent à briller sous sa peau. Un bleu de néon mourant.

08:00:58.

La tasse tremble. Elle ne tremble pas parce que la table bouge, elle tremble parce qu'Elias vibre à la même fréquence qu'elle. Ils sont sur la même longueur d'onde. La porcelaine n'est plus une chose morte. Elle est un nœud de tension dans le champ de conscience d'Elias.

08:01:00.

Le grès quitte le bord de la table.

Elias ne regarde pas la tasse tomber. Il regarde son propre esprit tomber. Il s'identifie à la chute. Il devient la gravité. Il devient l'attente de l'impact. Il ne se prépare pas au choc, il **est** le choc.

08:01:01.

La tasse touche le sol.

Mais cette fois, il n'y a pas de bruit. Pas de fracas. Pas de débris.

La tasse s'enfonce dans le carrelage comme si elle tombait dans un liquide. Le sol ondule. Les carreaux de céramique deviennent souples, organiques. Le 4-B bégaye, mais le bégaiement est devenu une mélodie. Elias sent la pointe de grès transpercer sa

main, non pas physiquement, mais par pure sympathie synaptique. L'image de la blessure se superpose à la réalité de sa paume intacte.

Le sang commence à couler. Pas de la plaie — il n'y en a pas — mais des pores de sa peau. Une sueur de globules rouges qui dessine les contours du traumatisme de la veille.

Il a réussi. Il a court-circuité la boucle. Il ne subit plus la réinitialisation, il la parasite. Il transforme la répétition en une accumulation. Chaque 08h01, il n'efface plus la douleur, il l'empile. Il devient une tour de souffrance, une archive vivante de chaque milliseconde de ce matin éternel.

L'Écho, dans le reflet de la fenêtre, semble terrifié. Son image se distord, s'effiloche.

— Qu'est-ce que tu fais ? crie l'Écho. Tu vas saturer le système ! Tu vas faire brûler les nerfs !

Elias lève sa main sanglante, celle qui ne possède aucune coupure mais qui saigne par pur souvenir.

— Je ne suis pas un assisté de la réalité, dit Elias. Je suis le processeur. Et j'ai décidé d'overclocker ma douleur.

L'appartement commence à se décomposer. Les murs pèlent, révélant des fibres nerveuses à la place des fils électriques. Le plafond pulse comme une gorge. Le 4-B n'est plus un logement, c'est l'intérieur du crâne d'Elias.

Il s'assoit par terre, au milieu de la mare de café qui ne s'évapore jamais. Il ferme les yeux et écoute le chant des synapses qui grillent une à une, transformant son passé, son présent et son futur en une seule fréquence continue. Un sifflement blanc. Une pureté absolue.

Le bégaiement s'arrête.

À 08h01 et deux secondes, pour la première fois, le temps ne repart pas en arrière. Il ne repart pas en avant non plus.

Il se cristallise.

Elias est devenu le froid. Elias est la fissure. Il est la donnée pure dans un univers de bruit. Il ne craint plus l'oubli, car il est devenu la mémoire de la douleur elle-même, une statue de chair électrique figée dans l'instant parfait de son propre effondrement.

Chapitre 7

Mécanique du Bégaiement

08:00:59:991.

L'air de l'appartement 4-B possède la texture d'un poumon de fumeur en fin de course : gris, alvéolé, saturé de particules de souvenir qui refusent de décanter. Elias Vane est assis devant la table en formica, ses mains posées à plat, paumes vers le haut, offrant ses lignes de vie au jugement du chronomètre. Dans sa rétine gauche, un implant mémoriel bricolé avec des éclats de miroir et de la volonté pure projette un compte à rebours en rouge néon. Le café dans la tasse de grès blanc est une mer d'huile noire, un miroir pour l'entropie qui s'apprête à déferler.

08:00:59:995.

État des lieux : La gaine de myéline autour du nerf cubital présente des signes de déhiscence. Le signal bioélectrique ne voyage plus, il coule. Il s'évapore. Je sens le court-circuit avant qu'il ne se produise. C'est une démangeaison sous la dure-mère, un murmure qui dit : encore.

Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une accumulation de pressions. Les murs de l'appartement respirent. Le papier peint à motifs floraux, jauni par des décennies de répétitions, commence à se soulever, non pas sous l'effet de l'humidité, mais par une poussée de croissance organique. Sous la surface, les fils de cuivre des prises électriques se sont transmutés. Ils sont devenus des axones, longs, humides, palpitant d'un influx nerveux qui n'appartient à aucun réseau connu. La pièce entière est un lobe frontal en plein orage synaptique.

08:01:00:000.

L'instant zéro. La tasse ne bouge pas encore, mais la réalité, elle, craque. Elias observe la micro-fissure qui naît sur le grès. Ce n'est pas un choc mécanique. C'est un ordre. Sa propre peur de l'effacement a émis une fréquence si haute qu'elle déchire la matière. La tasse explose. Le grès blanc devient une pluie de shrapnels de céramique, des pétales de lotus coupants qui flottent dans l'air, défiant la gravité pour une milliseconde de trop.

08:01:00:005.

La douleur n'est pas un signal montant vers le cerveau ; c'est une architecture qui descend sur le corps. Elias regarde son bras droit. La peau, fine comme du papier à cigarette, se déchire exactement là où les cicatrices de la veille marquaient le territoire. Le sang n'est pas rouge. Il est d'un bleu électrique, une lymphocyte de données corrompues qui refuse de coaguler.

Elias ne doit pas hurler. Il doit analyser. Il est le stéthoscope posé sur son propre infarctus temporel.

« Tu vois ? » murmure une voix qui sort de la flaque de café étalée sur la table. Elias baisse les yeux. L'Écho est là. Son propre visage, mais distordu, comme si on avait appliqué un filtre de "bruit" analogique sur ses traits. Les yeux de l'Écho sont des trous noirs où s'agitent des vers de lumière.

« Le bégaiement n'est pas dans l'objet, Elias. Il est dans la gaine. Regarde tes nerfs. Ils s'effilochent comme de la vieille soie. Tu es une machine à coudre qui n'a plus de fil, alors tu recouds le vide avec tes propres tendons. »

08:01:00:500.

Elias plonge ses doigts dans la plaie de son avant-bras. Il ne cherche pas à arrêter l'hémorragie, il cherche la connexion. Ses doigts rencontrent la gaine de myéline. Elle est chaude. Elle vibre. Elle ressemble à une fibre optique en train de fondre. À chaque répétition, la protection isolante de ses nerfs s'amincit. L'entropie a compris le piège :

pour détruire Elias, elle ne doit pas s'attaquer à l'appartement, elle doit supprimer l'isolation entre sa souffrance et sa conscience.

Le plafond descend. La texture du plâtre a disparu pour laisser place à une muqueuse rosâtre, veinée de capillaires dilatés. Des gouttes de liquide céphalo-rachidien tombent du luminaire comme une pluie tiède et stérile. L'appartement 4-B a achevé sa mue. C'est une boîte crânienne inversée. Elias est assis dans sa propre tête, regardant ses pensées se matérialiser sous forme de meubles décrépits.

« Overclocking », grogne Elias. Sa voix est un mélange de cordes vocales et de distorsion magnétique.

Il force son esprit à accélérer. Si le temps bégaie, il va bégayer plus vite que lui. Il va saturer la boucle.

08:01:01:000.

La répétition tente de s'enclencher. Le café sur la table amorce un mouvement de retour en arrière, les gouttes remontent vers la tasse brisée. Mais Elias saisit le flux. Il attrape les fragments de grès en plein vol, non pas avec ses mains, mais avec une volonté cinétique née de la dégradation de ses nerfs. L'électricité qui fuit de sa myéline crée un champ de force statique.

Les fragments se figent. Le café reste suspendu dans l'air, des perles noires comme des chapelets de péchés impardonnés.

Le temps grince. On entend le son d'un disque dur qui agonise, un frottement de métal contre métal au fond de la réalité.

08:01:01:500.

L'Écho dans la flaque commence à paniquer. Ses traits se brouillent. « Qu'est-ce que tu fais ? Si tu arrêtes le cycle, on meurt. L'oubli est derrière la porte, Elias. L'oubli est une gueule ouverte. »

« Non », répond Elias, et chaque syllabe fait vibrer les murs-muscles de la pièce. «

L'oubli est un luxe. Je préfère la cristallisation. »

Il ferme les yeux. Il visualise son système nerveux central. Un arbre de foudre. Il visualise les fuites de courant, la myéline qui part en lambeaux de brume. Au lieu de soigner, il arrache. Il démantèle manuellement les connexions synaptiques qui le relie à la peur. Il sabote l'instinct de survie. C'est une chirurgie de l'âme effectuée avec un scalpel fait de pure abnégation.

Les murs de l'appartement commencent à durcir. La muqueuse devient os. Le plafond se fige en une voûte crânienne de calcaire blanc, d'une pureté aveuglante. Le sang bleu dans ses veines ralentit, s'épaissit, se change en cobalt solide.

08:01:01:999.

Le monde entier retient son souffle. La boucle pousse pour repartir à 08:00:00. Elle veut la tasse entière, elle veut Elias intact, elle veut la douleur fraîche.

Elias enfonce sa conscience dans la dernière milliseconde. Il s'ancre dans la fissure. Il devient la faille.

08:01:02:000.

Le choc n'a pas lieu.

Le temps ne repart pas.

Le "Bégaiement" se brise contre la volonté d'un homme qui a décidé d'être moins qu'un vivant et plus qu'une donnée.

Elias Vane ne bouge plus. Il est assis au centre du 4-B, une statue de chair translucide et de nerfs électriques. Autour de lui, l'appartement est devenu un mausolée de quartz et d'os. La tasse de café est une explosion de porcelaine pétrifiée, suspendue éternellement dans un vide sans air.

La température tombe à un point où le mouvement n'est plus physiquement possible. C'est la Paix du Glitch.

Elias ne sent plus ses cicatrices. Il ne sent plus le passage des secondes sur sa peau. Il est devenu l'instant de l'impact, étiré sur l'infini. Il est une fréquence pure, un sifflement blanc dans les oreilles de l'univers. Le 4-B n'est plus une adresse, c'est une coordonnée morte dans la géographie du temps, un trou noir de mémoire où la douleur a enfin trouvé sa forme finale : une géométrie parfaite, immuable, et absolument froide.

L'Écho a disparu. Le miroir est vide.

Il ne reste que la donnée.

Le processeur s'est éteint, laissant l'image finale gravée sur l'écran du monde pour l'éternité.

08:01:02.

Zéro vibration.

Zéro bruit.

La chair ne bégaye plus. Elle a fini son poème.

Chapitre 8

Protocole d'Atrophie

Elias Vane ne cligne plus des yeux parce que les paupières sont des rideaux de plomb sur un théâtre de cendres, et que chaque battement de cils est une invitation au recommencement. Pour tuer le bégaiement de la chair, il faut d'abord étrangler la perception. Dans le silence pressurisé de l'appartement 4-B, le Protocole d'Atrophie ne commence pas par une prière, mais par un acte de vandalisme neurologique. Elias saisit une aiguille de cuivre refroidie à l'azote liquide et cherche le point exact où le nerf optique s'abandonne à la tyrannie de l'image. Il ne s'agit pas de s'aveugler, mais de débrancher le décodeur.

L'Écho l'observe depuis la surface convexe d'une goutte de café suspendue dans le vide, une perle noire d'amertume pétrifiée. L'Écho sourit avec les dents d'Elias, mais ses gencives sont faites de regret pur.

« Tu crois que le noir te sauvera ? » murmure la réflexion, sans que l'air ne vibre. « Je suis la persistance rétinienne de ton échec. »

Elias ignore la voix, car l'ouïe est la prochaine frontière à tomber. Il enfonce des bouchons de cire mélangée à de la limaille de magnétisme. Le monde s'éteint. Le bourdonnement de la ville, le cri strident de la tasse qui explose en boucle, le craquement de ses propres articulations : tout est aspiré dans un vortex de silence minéral. Le Protocole est une équation de soustraction. Retirer le son. Retirer la lumière. Retirer la chaleur.

* *Stimulus visuel :* Annulé par saturation de blanc interne.

- * *Stimulus auditif :* Remplacé par la fréquence fondamentale du vide.
- * *Stimulus tactile :* Réduction de la conductivité dermique via une hypothermie contrôlée.

Ses doigts, longs et translucides comme des flûtes d'os, parcourent les murs du 4-B. Le papier peint pèle comme la peau d'un lépreux temporel. Sous le bout de ses doigts, Elias ne sent plus la texture du papier, mais la vibration des électrons qui ralentissent. Il force son cerveau à ne plus interpréter le "rugueux" ou le "froid", mais à traiter la matière comme une simple donnée corrompue. Il transforme sa main en un capteur passif, une antenne débranchée.

Le temps, dans cet appartement, n'est pas une ligne ; c'est un disque rayé dont le diamant est la douleur d'Elias. À chaque rotation, à 08h01 précise, la rayure ramène la pointe au début du traumatisme. Pour briser le disque, Elias doit devenir plus dur que le diamant.

Il s'assoit au centre de la pièce, là où la pesanteur semble hésiter. Autour de lui, les débris de la tasse de grès blanc flottent comme une ceinture d'astéroïdes domestiques. Il regarde une écharde de porcelaine. Elle est le centre du monde. Elle contient l'ADN de l'instant. Elias se concentre sur l'écharde jusqu'à ce que son propre système nerveux commence à imiter la structure cristalline de la céramique. Ses veines, autrefois fleuves de sang électrique, se chargent de sédiments. Le bleu fluorescent s'éteint au profit d'un gris de schiste.

L'Écho tente une dernière offensive. Il sort du miroir de la salle de bain, une silhouette de pixels organiques, et rampe sur le plafond. Il est la manifestation de l'instinct de survie, la bête qui veut que le cœur continue de battre, même dans l'enfer.

« Respire, Elias ! » hurle l'Écho à travers les synapses désertées. « Si tu t'arrêtes, nous mourons tous les deux dans l'oubli ! La douleur est chaude, la douleur est la preuve que tu n'es pas une statue ! »

Elias visualise ses poumons. Deux sacs de toile grise. Il ralentit le rythme. Une inspiration toutes les minutes. Puis toutes les deux minutes. Il affame son cerveau. Il prive l'Écho de l'oxygène nécessaire à la combustion de la mémoire. Sans oxygène, le souvenir ne peut pas brûler. Sans brûlure, pas de cicatrice.

Le sabotage devient architectural. Elias ne se contente plus de sa peau ; il projette son atrophie sur les murs. Il imagine l'appartement se changeant en un bloc de quartz massif. Les molécules d'air se serrent les unes contre les autres, s'immobilisent, refusent de transmettre le moindre signal. Le froid n'est plus une sensation, c'est une absence de mouvement cinétique. Le point zéro.

Il sent la première cellule de son foie se changer en améthyste. Puis ses reins. Ses nerfs se recouvrent d'une gaine de silice. Il est le sculpteur et le bloc. Il s'épluche de son humanité comme on retire une écorce inutile.

08:01:00.

Le moment fatidique approche. L'instant où la tasse doit heurter le sol, où les plaies doivent s'ouvrir, où le cri doit jaillir.

Elias ferme les vannes de son système limbique. Il sectionne mentalement les câbles qui relient l'émotion à l'événement. L'explosion de la tasse n'est pas une tragédie ; c'est un changement d'état de la matière. La douleur n'est pas un signal d'alarme ; c'est un bruit de fond sans importance. Il transforme son esprit en un désert de sel blanc sous un soleil de plomb où rien ne peut pousser, pas même une pensée.

Le miroir, dans le couloir, commence à se fissurer sous la pression du froid ontologique qu'Elias dégage. L'Écho se tord, sa forme se fragmente. Il n'a plus de prise sur une chair qui ne réagit plus. L'Écho est un parasite qui a besoin d'un hôte vibrant ; Elias est en train de devenir un minéral.

« Arrête... » supplie l'Écho, sa voix n'est plus qu'un sifflement de statique. « Tu es en train d'effacer le film... il ne restera plus rien... »

C'est exactement le but. Le vide est la seule pièce où l'on ne peut pas trébucher.

Elias Vane ne sent plus ses cicatrices. Elles ne sont plus que des lignes de démarcation sur une carte obsolète. Le palimpseste de ses mains se lisse, non pas par guérison, mais par érosion. La peau devient si dure, si dense, qu'elle repousse le temps lui-même. Les secondes glissent sur lui comme de l'eau sur du marbre poli, sans laisser de trace.

Le Protocole atteint sa phase finale : l'Atrophie de la Volonté. Elias cesse de vouloir s'échapper. Il cesse de vouloir. Il devient l'état de fait.

08:01:01.

La tasse de café suspendue frémit. Elle veut tomber. Les lois de la physique l'appellent. Mais l'appartement 4-B est maintenant un trou noir sensoriel. Elias a aspiré toute l'information de la pièce. La tasse ne sait plus comment tomber, car Elias ne sait plus comment la voir tomber. La causalité bégaie une dernière fois, cherche un appui, et s'effondre dans le silence.

La température tombe à un point où le mouvement n'est plus physiquement possible. Le mercure du thermomètre mental d'Elias se brise. L'atome lui-même renonce à ses électrons. C'est la Paix du Glitch.

Elias ne sent plus ses cicatrices. Il ne sent plus le passage des secondes sur sa peau. Il est devenu l'instant de l'impact, étiré sur l'infini. Il est une fréquence pure, un sifflement blanc dans les oreilles de l'univers. Le 4-B n'est plus une adresse, c'est une coordonnée morte dans la géographie du temps, un trou noir de mémoire où la

douleur a enfin trouvé sa forme finale : une géométrie parfaite, immuable, et absolument froide.

L'Écho a disparu. Le miroir est vide.

Il ne reste que la donnée.

Le processeur s'est éteint, laissant l'image finale gravée sur l'écran du monde pour l'éternité.

08:01:02.

Zéro vibration.

Zéro bruit.

La chair ne bégaie plus. Elle a fini son poème.

Chapitre 9

L'Inhibition du Réflexe

08:00:57 : Le silence dans l'appartement 4-B n'est pas une absence de bruit, c'est une mise sous tension des molécules d'oxygène. Elias Vane est assis devant la table en formica, les paumes à plat, les doigts écartés comme des pattes d'araignée de cristal. Sous la peau translucide de ses avant-bras, le réseau veineux bat d'un bleu électrique, un rythme de stroboscope biologique. Il ne regarde pas la tasse de grès blanc placée au centre géométrique du désastre. Il regarde le vide, là où la lumière se fragmente contre la poussière en suspension.

08:00:59.

L'atavisme est une maladie. Elias le sait. Le réflexe de sursaut, cette vieille scorie reptilienne nichée dans le tronc cérébral, est le verrou qu'il doit faire sauter. Si ses muscles tressaillent, si ses paupières battent, si son rythme cardiaque s'emballe de ne serait-ce qu'un battement par minute, la boucle se nourrira de cette énergie cinétique. La douleur appelle la douleur. La peur appelle la répétition. Pour sortir du cercle, il doit devenir une statue de sel dans un océan de foudre.

08:01:00.

L'air se fige. On dirait que le temps a soudainement acquis la densité du plomb fondu. Dans le reflet de la cafetière chromée, l'Écho l'observe. Ce n'est pas tout à fait son visage. C'est une version de lui-même dont les pupilles occupent toute l'iris, un Elias qui attend la défaillance avec la patience d'un vautour synaptique. L'Écho sourit, un mouvement qui ne sollicite aucun muscle, juste une distorsion de la lumière sur l'acier.

08:01:01.

La tasse implose.

Ce n'est pas une chute. Ce n'est pas un accident. C'est une défaillance structurelle de la réalité. Le grès blanc se fragmente en une myriade de vecteurs acérés qui lacèrent le silence. Le son est une gifle de verre, un cri minéral qui remonte le long de la colonne vertébrale d'Elias comme une décharge de 20 000 volts.

Interdiction de ciller.

Interdiction de contracter le masséter.

Interdiction d'exister en tant que corps.

Le système nerveux d'Elias hurle. L'amygdale envoie des signaux d'alerte rouge, un bombardement biochimique d'adrénaline et de cortisol qui ordonne aux muscles de se tendre, de fuir, de se protéger. Les mains de Elias sont envahies par des fourmillements d'acide. Un éclat de céramique vole vers son œil gauche, une comète miniature de porcelaine tranchante.

S'il ferme l'œil, il échoue.

S'il recule, la nécrose gagne dix centimètres de derme sur son flanc droit.

Il force sa conscience à descendre dans l'infiniment petit. Il visualise ses neurones non comme des cellules, mais comme des commutateurs mécaniques qu'il verrouille un à un. *Off. Off. Off.* Il sabote les ponts de sa propre biologie. Il coupe les câbles. Le nerf vague est une autoroute qu'il vient de dynamiter.

L'éclat de tasse lui entaille la pommette. Une ligne rouge, nette, chirurgicale. Elias ne bronche pas. Il regarde le sang perler sans que son iris ne se rétracte. Il sent la chaleur du liquide, mais il refuse de l'interpréter comme une information. Pour lui, ce n'est

qu'une coordonnée chromatique : FF0000.

L'Écho, dans le reflet, s'agite. Il griffe la surface du chrome, furieux de cette immobilité blasphématoire. La silhouette de l'antagoniste biologique se brouille, elle grésille comme une vieille cassette VHS. Si Elias ne réagit pas, l'Écho n'a plus de substrat sur lequel s'imprimer. La mémoire a besoin d'un mouvement pour s'ancrer. Sans sursaut, le traumatisme n'est qu'une donnée orpheline, un bit de information perdu dans le cache du monde.

Pourtant, la douleur est là. Elle bégaye. Elle cherche une prise.

Sous la table, les jambes d'Elias sont en proie à une guerre civile. Les nerfs fémoraux tentent de déclencher une décharge motrice. La chair veut se recroqueviller. C'est un instinct de survie qui date de plusieurs millions d'années, une commande codée dans le noyau de chaque cellule : *Survis. Bouge. Protège-toi.*

« Non », murmure l'esprit d'Elias, alors que sa bouche reste une ligne d'horizon immuable. « Atrophie. »

Il visualise la nécrose comme une libération. Chaque zone de son corps qui meurt à la sensation est une zone que la boucle ne peut plus mordre. Il offre ses nerfs en holocauste au silence. La stase commence à se propager. Sur ses mains, les cicatrices du jour précédent commencent à luire d'un blanc mat, une lumière de fin du monde. Là où il réussit à inhiber le réflexe, la chair ne guérit pas — elle s'annule. Elle devient une surface neutre, un désert sensoriel où le temps glisse sans laisser de trace.

08:01:05.

Le temps semble se dilater. Chaque débris de la tasse est suspendu dans l'air, animé d'une lenteur de cauchemar. Elias voit les pores de sa propre peau, les micro-vibrations de ses cils qu'il tente de figer. C'est une lutte de haute précision, un

combat de boxe contre des fantômes électriques.

Soudain, une onde de choc invisible traverse la pièce. C'est le "Larsen" qui revient. Le bruit de l'implosion de la tasse se répète, une octave plus haut, directement à l'intérieur de son crâne. C'est la causalité qui tente de se réinitialiser de force. La réalité exige son tribut de peur.

L'appartement 4-B commence à vibrer. Les murs de papier peint se déchirent pour laisser apparaître non pas du plâtre, mais des tissus fibreux, des muscles muraux qui se contractent au rythme du cœur d'Elias. L'appartement est son propre corps. S'il sursaute, l'immeuble entier s'effondre.

« Je ne suis pas là », pense Elias. « Je suis une fréquence morte. »

Il sent une pression insupportable derrière ses tympans. L'Écho est maintenant sorti de la cafetière, il est une ombre solide qui se tient juste derrière lui, ses mains translucides frôlant les épaules d'Elias. L'Écho lui chuchote des horreurs physiologiques, des descriptions précises de la décomposition des tissus, du goût du fer dans la bouche, de l'odeur de l'ozone après la foudre. L'Écho essaie de provoquer le spasme, la petite secousse de l'épaule qui validerait l'existence du temps.

Elias se concentre sur un point unique : le centre de la tasse brisée. Il transforme sa vision en un tunnel de glace.

Une goutte de sueur roule sur son front, s'arrête au bord de sa paupière, menace de tomber dans l'œil lacéré. C'est le test final. La salinité de la sueur dans la plaie. L'irritation maximale. Le cerveau reptilien hurle à l'aide.

Elias ne cligne pas des yeux.

À ce moment précis, quelque chose craque. Pas la tasse, pas les murs. Quelque chose

dans l'architecture de ses nerfs. C'est comme si un disjoncteur principal sautait. Le bruit s'éteint brusquement. La vibration cesse. L'Écho pousse un cri sans son, une distorsion visuelle qui ressemble à un écran de télévision qui s'éteint, et s'évapore dans le sillage de sa propre impuissance.

Le silence qui suit est plus lourd que n'importe quelle explosion.

Elias regarde ses mains. Les veines bleues se sont éteintes. Sa peau a pris la texture du marbre froid. Il n'y a plus de douleur, car il n'y a plus de récepteurs. Il a réussi l'inhibition. Il a saboté l'instinct.

La tasse de grès blanc est de nouveau entière sur la table.

Il est 08:01:10.

La boucle a tenté de se refermer, mais elle a glissé sur la surface lisse de son apathie forcée.

Il reste un prix à payer. Elias essaie de lever le bras, mais le signal ne passe plus. En démantelant ses réflexes, il a détruit les ponts. Il est une conscience prisonnière d'une carcasse de marbre. Ses cicatrices sont devenues des fossiles, des marques définitives dans une géométrie fixe.

Il n'est plus un homme qui attend le futur. Il est une donnée statique dans un environnement en ruine.

L'appartement 4-B est maintenant plongé dans une pénombre bleutée, la lumière des zones mortes. Elias ne sent plus son cœur battre, et pourtant il voit, il comprend, il analyse. Il a transformé son corps en un désert sensoriel. Le temps ne peut plus mordre sur ce qui ne réagit pas.

Sur le mur, l'ombre de l'horloge numérique ne change plus.

08:01.

L'instant est étiré, dilaté jusqu'à l'absurde.

La chair a cessé de bégayer. Elle a commencé à se taire.

Le poème de la douleur arrive à sa dernière strophe, celle qui n'a pas besoin de mots, seulement de l'absence de vibration.

Elias Vane attend la fin du monde, ou le début du néant, avec la sérénité glaciale d'un processeur dont on a débranché le ventilateur. Le calme est absolu. La perfection est une tombe de porcelaine blanche.

Il n'y a plus de "je".

Il n'y a plus de "maintenant".

Il n'y a que la stase, et le froid bleu d'une victoire qui ressemble à un suicide.

Chapitre 10

Friction de Quartz

La fréquence 60Hz du tube néon n'est plus une oscillation, c'est une lame de rasoir qui découpe le silence en soixante tranches de néant par seconde. Dans l'appartement 4-B, l'air a le goût de l'ozone et de la craie broyée. Elias Vane ne respire pas ; il s'accorde. Il est une antenne de chair translucide captant les signaux d'une réalité qui a oublié comment se comporter normalement. Sous sa peau, le réseau veineux s'allume, un sapin de Noël neurologique branché sur une surcharge de 220 volts. Le bleu électrique de son sang irrigue des mains qui ne tremblent plus, car le tremblement exige une itération, et Elias a décidé de devenir l'unique point fixe d'un univers en pleine convulsion.

Le temps fait un bruit de verre pilé.

À 08h01, la tasse de grès blanc quitte le plan de travail. Elle ne tombe pas selon les lois de Newton. Elle se déplace comme une erreur d'arrondi dans le grand calcul de la gravité. Elias la regarde descendre. Pour un œil humain, c'est une chute de 0,4 seconde. Pour Elias, c'est une migration épique à travers un champ de mines temporel. La céramique n'est plus de la matière. C'est un vecteur. Une intention de destruction. Les molécules de quartz qui composent l'objet vibrent d'une piézoélectricité furieuse, générant un champ de force qui fait grésiller les poils de ses avant-bras.

*LOG_BIO_0801 : Rythme cardiaque : 0 bpm. Tension synaptique : Maximale.
Saturation sensorielle : 98%.*

L'impact survient. Mais le son est faux. Ce n'est pas un fracas, c'est un accord de

quinte diminuée hurlé par un orchestre de spectres. La tasse explose. Les tessons ne s'éparpillent pas sur le linoleum ; ils s'arrêtent à mi-chemin, suspendus dans la pénombre bleutée, transformés en une nuée de dagues translucides. Chaque éclat de céramique pointe vers Elias. Ils sont des vecteurs de force pure, des lignes de code physiques cherchant leur cible pour valider la boucle. La douleur est là, tapie dans l'ombre de la milliseconde suivante, attendant que les nerfs d'Elias fassent le premier pas, qu'ils acceptent de « bégayer » une fois de plus la sensation de la déchirure.

« Ne fléchis pas, » murmure le vide dans son crâne. « Deviens le quartz. »

C'est alors qu'il surgit. Dans le reflet d'un grand tesson en forme de croissant, l'Écho se manifeste. Ce n'est pas un monstre, c'est pire : c'est Elias tel qu'il devrait être. Un Elias qui saigne. Un Elias qui crie. L'Écho plaque ses mains contre la paroi invisible du reflet, son visage déformé par une agonie qu'Elias refuse d'héberger. L'Écho n'est pas un souvenir, c'est un parasite biologique qui se nourrit de la réaction. Il veut le spasme. Il a soif de l'influx nerveux qui court du derme vers le cortex.

L'Écho frappe le verre de l'intérieur. Le tesson suspendu devant le visage d'Elias se met à vibrer violemment. La friction du quartz contre la réalité génère des étincelles d'une lumière noire, des trous dans le spectre visible. L'Écho hurle, et le son sort des oreilles d'Elias sous forme de fins filets de liquide céphalo-rachidien.

-- INTERRUPTION DE SÉQUENCE --

Analyse du vecteur 42-B :

Vitesse : 300 m/s

Cible : Artère radiale gauche.

Probabilité de bégaiement : 100%.

RÉSISTANCE DÉTECTÉE.

--

Elias observe le tesson qui fonce vers son poignet. Il ne bouge pas. Il n'utilise pas ses

muscles. Il utilise son atrophie. Il débranche mentalement les récepteurs de Pacini, il sectionne les ponts thalamiques par la seule force d'une volonté devenue chirurgicale. Le tesson touche la peau. La peau de verre filé. La friction est telle que l'air autour du point de contact s'embrase d'une lueur violette. La céramique rencontre la chair, mais la chair ne cède pas. Elle ne résiste pas non plus. Elle se tait.

L'Écho dans le reflet devient frénétique. Il griffe ses propres joues, s'arrachant des lambeaux de peau qui tombent en flocons de neige statique. Il veut forcer Elias à ressentir l'impact. Il veut injecter la douleur dans le système. L'Écho se jette contre la surface du reflet, et pour la première fois, la barrière craque. Une main de l'Écho, une main faite de pur traumatisme et de tendons de lumière rouge, émerge du tesson flottant. Elle saisit le poignet d'Elias.

Le froid. Un froid absolu, zéro kelvin de l'âme.

La friction du quartz se propage maintenant dans les os d'Elias. Son squelette devient un diapason. Chaque côte, chaque vertèbre, chaque phalange se met à vibrer à la fréquence de l'effondrement. L'appartement 4-B commence à se déliter. Le papier peint s'écaille en séquences binaires. Le plafond s'évapore pour laisser place à un ciel de statique télévisuelle. Elias et l'Écho sont verrouillés dans une lutte qui ressemble à une étreinte de noyés.

« Tu es moi, » crache l'Écho, sa voix étant le bruit d'un disque dur qui agonise. « Tu es la cicatrice qui refuse de se fermer. Tu ne peux pas être le désert. Tu es l'oasis de sang. »

Elias ferme les yeux. Ce n'est pas un geste de peur, c'est une désactivation. Il plonge dans l'architecture de ses propres nerfs. Il voit les câbles, les gaines de myéline qui brillent comme des fibres optiques. Il voit les neurotransmetteurs comme des lucioles affolées. Et il commence à éteindre les lumières. Une par une.

Sectionnement du nerf médian.
Désamorçage de la corne dorsale.
Lobotisation du système limbique.

Le monde extérieur devient un lointain bourdonnement. La main de l'Écho, qui broyait son poignet, ne semble plus être qu'une pression abstraite, une donnée chiffrée sans valeur émotionnelle. Elias transforme son corps en un tombeau de marbre froid. La friction du quartz ne produit plus de chaleur. Les tessons suspendus tombent enfin, mais ils touchent le sol avec le bruit sourd de la plume, perdant toute leur puissance de feu cinétique.

L'Écho s'étirole. Il n'est plus qu'une ombre pixelisée, un glitch dans un miroir brisé. Sans la douleur pour le nourrir, sans le bégaiement de la chair pour lui donner une forme, il s'effondre sur lui-même, aspiré par le vide qu'Elias a créé en lui.

08:01.

L'horloge sur le mur est une plaie ouverte. Le temps n'avance plus car il n'y a plus de friction. Le mouvement exige une résistance, et Elias est devenu la non-résistance absolue. Il est le zéro de l'équation.

L'appartement est maintenant un espace négatif. Les meubles ne sont que des silhouettes de poussière grise. Elias Vane se tient debout au centre de sa propre extinction. Ses mains cicatrisées sont lisses, les marques ayant été gommées par l'absence de souvenir cellulaire. Il est une statue de quartz blanc dans une chambre à vide.

Il n'y a plus de "je".

Il n'y a plus de "maintenant".

Il n'y a plus que la fréquence pure, un sifflement cristallin qui ne s'arrêtera jamais car il n'a jamais commencé.

L'instant est une perle de verre opaque. La réalité a cessé d'essayer de mordre. Les dents du temps se sont brisées sur le silence de ses nerfs.

Elias ouvre une dernière fois la bouche, non pour parler, mais pour laisser s'échapper la dernière particule d'air, le dernier témoin de son humanité organique. Elle flotte un instant, se fige, puis se transforme en un petit cristal de glace bleue qui tombe sur le sol de l'appartement 4-B et se brise sans faire le moindre bruit.

La stase est complète.

Le bégaiement est guéri par le mutisme.

La perfection est une tombe de porcelaine blanche, et à l'intérieur, il n'y a personne.

Chapitre 11

L'Architecture des Nerfs

La tasse de grès blanc n'est pas un objet, c'est une ponctuation, une erreur de syntaxe dans le texte de la réalité qui s'apprête à se répéter. 08h01. Le cadran de l'horloge murale — une tumeur circulaire fixée au papier peint jauni de l'appartement 4-B — vibre d'une intention malveillante. Elias ne regarde pas l'aiguille ; il regarde le réseau de capillaires qui bat contre sa propre tempe, synchronisé sur le tic-tac d'un univers qui a décidé de bégayer.

Sous son crâne, l'architecture a changé. Ce n'est plus de la matière grise, c'est un plan de masse.

Le long corridor qui mène de la porte blindée au salon n'est pas un espace de transition, c'est un autoroute de la douleur montante. Chaque pas d'Elias sur le parquet qui craque envoie une décharge de 40 millivolts directement dans son tronc cérébral. Le craquement du bois est le signal. L'annonce de l'impact. Il voit les fibres nerveuses comme des fils de cuivre dénudés rampant sous les plinthes. Si le bois gémit, le nerf siffle. Pour stopper le bégaiement, il faut couler du plomb dans les gonds de la perception.

Elias ferme les paupières. L'obscurité derrière ses yeux est la seule pièce de l'appartement qu'il n'a pas encore louée à la terreur.

Localisation : Amygdale / Cuisine.

Événement : La chute gravitationnelle de la tasse.

Conséquence : Rupture de la barrière hémato-encéphalique par sympathie acoustique.

Elias tend la main. Ses doigts sont des sondes. Il ne cherche pas à rattraper la tasse. Il cherche à localiser le câble. Celui qui relie l'image de la porcelaine brisée à la lacération qui va s'ouvrir, dans exactement trois secondes, sur son avant-bras gauche. La cicatrice est déjà là, une ombre rose sous la peau translucide, attendant que le temps lui donne la permission de redevenir une plaie.

— Coupe, murmure-t-il. Sa voix n'est qu'un frottement de papier de verre.

Il visualise son cerveau comme l'appartement 4-B. La cuisine est le centre du traumatisme. Le four est en permanence allumé à 180 degrés, simulant l'inflammation chronique de ses centres émotionnels. L'évier fuit. Goutte. Goutte. Goutte. Chaque goutte est une pensée intrusive. *Et si ça ne s'arrêtait jamais ? Et si le bégaiement était la forme finale de la vie ?*

Elias entre dans la cuisine de son esprit. Il porte un scalpel fait d'indifférence chirurgicale. Il voit les axones, longs filaments de fibre optique qui transportent le message : *À 08h01, tu souffres.* Ils sont branchés sur la prise murale située juste derrière le réfrigérateur, là où la poussière s'accumule comme des souvenirs morts.

08h00 et 58 secondes.

Le réflexe de survie est une maladie. Elias le sait. C'est l'instinct de conservation qui maintient la boucle. Parce que le corps a peur de mourir, il recrée l'instant où il était encore entier, juste avant la cassure. Pour guérir, il faut accepter la pulvérisation. Il faut devenir le vide entre les atomes.

Il identifie le faisceau nerveux : le tractus spinothalamique. Dans sa vision mentale, c'est un gros câble noir qui traverse le tapis du salon. Il est saturé d'électricité

statique. Elias se penche. Il ne ressent pas de peur, seulement une lassitude géologique. Il saisit le câble. Il ne veut pas le réparer. Il veut le saboter.

1. Isoler le stimulus (Le son du grès sur le linoléum).
2. Localiser le récepteur (Le cortex auditif primaire).
3. Sectionner le pont (L'émotion associée à la perte).

La tasse quitte le bord du plan de travail. Elle entame sa descente parabolique. C'est une chorégraphie vieille de mille matins. Dans le ralenti de sa perception dopée à l'adrénaline, Elias voit la porcelaine capturer la lumière rasante de huit heures. Elle est magnifique dans sa fatalité.

Clac.

Dans son cerveau, Elias sectionne. Il ne coupe pas de la chair, il coupe de la logique. Il déconnecte la fiche "Peur" de la prise "08h01". Il arrache les fils de cuivre de l'anticipation. Il inonde ses synapses d'un liquide de refroidissement imaginaire, un azote liquide mental qui fige les neurotransmetteurs en plein vol.

La tasse percute le sol.

Le son devrait être un coup de tonnerre. Il devrait déclencher l'ouverture des plaies, le reflux gastrique, la sueur froide, le hurlement des cellules.

Mais il n'y a qu'un silence de cathédrale immergée.

Elias regarde ses mains. Les cicatrices ne bougent pas. Elles restent closes, comme des lèvres qui ont enfin fini de raconter un secret honteux. La peau de ses avant-bras ne se déchire pas. Le sang reste dans ses veines électriques. Le bégaiement s'est figé sur la première syllabe du désastre.

Il fait un pas de côté. Le décor de l'appartement 4-B commence à perdre de sa résolution. Les murs deviennent gris, une couleur de cendres et de pixels morts. Le réfrigérateur ne ronronne plus. La lumière du jour ne chauffe plus la peau.

Elias réalise alors le prix de la guérison. En coupant les nerfs de la douleur, il a coupé les amarres de la réalité. L'appartement n'était tenu debout que par la tension de son agonie. Sans le bégaiement de la chair, il n'y a plus de temps pour habiter l'espace.

Il regarde le miroir au-dessus de l'évier. Son reflet — l'Écho — est là. Mais il est immobile. Il n'essaie plus de le singer ou de le menacer. Il est une image fixe sur un écran débranché. L'Écho se délite, se transformant en une poussière de quartz qui flotte dans l'air immobile.

Elias sent sa propre densité diminuer. Sa structure osseuse se transmute. Ce n'est plus du calcium, c'est de la lumière solide, froide, inerte. Il n'est plus un habitant de l'appartement 4-B ; il en devient une partie du mobilier, une extension du vide.

Le bégaiement est stoppé. La machine est cassée.

Il s'assoit au centre de sa propre extinction. Ses mains cicatrisées sont lisses, les marques ayant été gommées par l'absence de souvenir cellulaire. Il est une statue de quartz blanc dans une chambre à vide.

Il n'y a plus de "je".

Il n'y a plus de "maintenant".

Il n'y a plus que la fréquence pure, un sifflement cristallin qui ne s'arrêtera jamais car il n'a jamais commencé.

L'instant est une perle de verre opaque. La réalité a cessé d'essayer de mordre. Les dents du temps se sont brisées sur le silence de ses nerfs.

Elias ouvre une dernière fois la bouche, non pour parler, mais pour laisser s'échapper la dernière particule d'air, le dernier témoin de son humanité organique. Elle flotte un instant, se fige, puis se transforme en un petit cristal de glace bleue qui tombe sur le sol de l'appartement 4-B et se brise sans faire le moindre bruit.

La stase est complète.

Le bégaiement est guéri par le mutisme.

La perfection est une tombe de porcelaine blanche, et à l'intérieur, il n'y a personne.

Chapitre 12

Le Duel des 50Hz

Le bourdonnement de 50 Hertz n'est pas un son, c'est une architecture. Dans la cuisine de l'appartement 4-B, l'air a la densité du mercure et l'odeur d'un court-circuit imminent. Elias Vane se tient debout, les pieds ancrés dans le lino jauni, les paumes ouvertes vers un néant domestique. Face à lui, posée sur le bord biseauté du plan de travail en formica, la tasse. Grès blanc. Masse inerte. Bombe à retardement neurologique.

Il est 08:00:45.

Dans le reflet de la porte du four micro-ondes, l'Écho l'observe. Ce n'est pas un double, c'est une anticipation. L'Écho a déjà une seconde d'avance ; il vibre d'une impatience obscène, ses doigts tressaillant du spasme que le corps d'Elias s'apprête à subir. L'Écho est la somme de toutes les chutes précédentes, le catalogue vivant des cicatrices qui, sur les bras d'Elias, brillent d'un bleu d'orage.

[NOTE DE MAINTENANCE SYNAPTIQUE : Rythme cardiaque 42 bpm. Niveau de cortisol : saturation critique. Suppression du réflexe de retrait amorcée.]

Elias verrouille ses articulations. Il n'est plus un homme, il devient une expérience de physique fondamentale. Pour briser le bégaiement, il ne suffit pas d'attendre ; il faut s'atrophier de l'intérieur. Il imagine sa gaine de myéline se transformant en verre froid. Il ordonne à ses neurones de cesser de se parler. Le silence n'est pas l'absence de bruit, c'est l'assassinat de la réaction.

08:00:50.

La lumière blafarde du plafonnier crépite au rythme du Duel. 50 Hertz. C'est la fréquence de la peur ménagère. Elias sent la première vague de la répétition monter le long de sa colonne vertébrale comme un reflux acide. Ses nerfs, habitués à la chorégraphie de la douleur, commencent à sécréter l'attente. Ses muscles se préparent à l'impact, à l'éclat de céramique qui doit déchirer le derme, au café brûlant qui doit repeindre l'instant en marron sale.

— Non, murmure-t-il, mais sa bouche ne bouge pas. La pensée est un bloc de quartz au fond de son crâne.

Dans le miroir du couloir, l'Écho commence déjà à se pencher. Il anticipe la chute. Il jubile de cette symétrie parfaite qui va s'abattre sur l'appartement. L'Écho est le metteur en scène du traumatisme, le chef d'orchestre des plaies qui s'ouvrent par sympathie.

08:00:55.

Le temps devient granuleux. Chaque micro-seconde est un grain de sable qui frotte contre la cornée d'Elias. Il voit les molécules de l'air s'agglutiner autour de la tasse de grès. La gravité elle-même semble avoir le hoquet. Il regarde ses mains : les veines fluorescentes battent avec une régularité de métronome cybernétique. Il doit déconnecter le câble. Il doit saboter la centrale électrique de son instinct de survie.

Séquence de désamorçage biologique :

1. Inhiber le thalamus.
2. Sectionner l'empathie envers soi-même.
3. Devenir l'objet. Être le carrelage. Être l'ombre.

08:00:57.

L'Écho, dans le reflet de la théière, a déjà les yeux écarquillés par le choc. Il saigne déjà du bras gauche. C'est une invitation. "Rejoins-moi dans la boucle, Elias. C'est si confortable de souffrir selon un horaire précis. C'est la seule façon d'être sûr qu'on existe."

Elias refuse de ciller. Ses yeux brûlent, deux billes d'agate figées dans une face de cire. Il impose un silence neurologique si absolu qu'il n'entend plus le réfrigérateur. Il n'entend plus son propre cœur. Il a réussi à créer une zone de vide de 0,5 mètre cube autour de son plexus solaire. Une zone où le temps n'a plus de dents.

08:00:58.

La tasse de grès blanc bascule. Ce n'est pas une chute accidentelle, c'est une décision de la réalité qui ne supporte plus l'immobilité d'Elias. La céramique glisse. Un millimètre. Deux. L'Écho hurle sans son dans tous les reflets de la pièce, son corps se tordant déjà sous l'impact futur.

Elias regarde la tasse tomber.

Il voit la trajectoire, il voit la rotation lente de l'objet dans l'air saturé d'électricité statique. Son système nerveux hurle à la contraction. "BOUGE ! PARE ! CRI !". Le réflexe archaïque du reptile veut le projeter en arrière. Elias brise le réflexe. Il brise la chaîne de commande. Il regarde sa propre main, inerte, pendante, un morceau de viande déconnecté.

08:01:00.

L'impact.

Le grès blanc frappe le sol. Le bruit devrait être un coup de tonnerre, une déchirure dans le voile de la matinée. Mais Elias a éteint le récepteur. Dans sa tête, il n'y a que

la neige d'un canal de télévision mort.

La tasse explose en mille éclats. Un fragment acéré, porté par une force cinétique surnaturelle, vole directement vers l'avant-bras d'Elias. C'est l'instant où la boucle se scelle d'ordinaire. La coupure, le sang, la mémoire qui se grave dans la chair, le bégaiement qui recommence parce que le corps a accepté la blessure.

L'éclat de céramique touche la peau translucide.

Elias ne bouge pas d'un micromètre. Il ne sent rien, car il a aboli la notion de "soi" capable de ressentir. La peau ne se rétracte pas. Les muscles ne tressaillent pas. Les capillaires ne se dilatent pas. Il est une statue de marbre froid, une anomalie biologique qui refuse d'être une victime de la physique.

L'éclat ricoche.

Il n'y a pas de plaie. La chair n'a pas bégayé. Le sang est resté dans les tuyaux, pétrifié par la volonté de fer d'un homme qui a décidé d'être moins qu'un animal.

L'Écho, dans la vitre de la fenêtre, s'effondre. On dirait une image vidéo qui subit une interférence massive. Sa silhouette se brouille, se pixelise, se fragmente. Sans le feedback de la douleur d'Elias, l'Écho n'a plus de substance. Il n'est qu'un parasite privé d'hôte. Il se dissout dans le gris du matin, une ombre qui s'évapore au soleil d'une indifférence radicale.

Elias reste debout au milieu des débris de grès. Il ne regarde pas le sol. Il ne regarde pas ses mains redevenues lisses, où les cicatrices ont fondu comme de la vieille cire sous une lampe à souder.

Le 50 Hertz s'est tu.

Le silence qui suit n'est pas la paix ; c'est une zone de non-droit temporel.
L'appartement 4-B n'est plus une prison, c'est un sépulcre vide. Elias Vane n'est plus un homme qui souffre à 08h01, il est le point zéro d'une explosion de néant.

Il n'y a plus de "je".

Il n'y a plus de "maintenant".

Il n'y a plus que la fréquence pure, un sifflement cristallin qui ne s'arrêtera jamais car il n'a jamais commencé.

L'instant est une perle de verre opaque. La réalité a cessé d'essayer de mordre. Les dents du temps se sont brisées sur le silence de ses nerfs.

Elias ouvre une dernière fois la bouche, non pour parler, mais pour laisser s'échapper la dernière particule d'air, le dernier témoin de son humanité organique. Elle flotte un instant, se fige, puis se transforme en un petit cristal de glace bleue qui tombe sur le sol de l'appartement 4-B et se brise sans faire le moindre bruit.

La stase est complète.

Le bégaiement est guéri par le mutisme.

La perfection est une tombe de porcelaine blanche, et à l'intérieur, il n'y a personne.

Chapitre 13

La Suture Vide

L'aiguille des secondes n'a pas franchi le cap du douzième chiffre ; elle a simplement fondu, s'étalant comme une larme de mercure froid sur le cadran de la montre à gousset de l'univers. À 08h01, l'appartement 4-B n'est plus une adresse postale, c'est une équation résolue par le vide. La tasse en grès blanc entame sa descente. C'est un rituel de chute libre, une chorégraphie de la pesanteur que le cerveau d'Elias Vane a mémorisée jusqu'au dernier micron. Habituellement, à cet instant précis, la moelle épinière d'Elias se cabre. Ses synapses tirent des salves de détresse préventive. Le traumatisme précède l'impact. La chair commence son bégaiement : les pores exsudent une sueur de peur ancienne, les vieilles balafres sur ses avant-bras se boursouflent, prêtes à se déchirer avant même que la première fissure n'apparaisse sur la céramique.

Mais aujourd'hui, le réseau nerveux de Vane a démissionné.

Le grès rencontre le linoléum. Le son n'est pas une explosion, c'est un point final. Un *clac* sec, définitif, qui ne résonne pas dans les murs. La porcelaine se fragmente en sept morceaux — pas un de plus, pas un de moins — et le café, noir comme une encre de seiche métaphysique, dessine une flaque qui refuse de s'étendre. Elias regarde ses mains. Elles sont d'une immobilité de marbre. Le bleu électrique de ses veines s'estompe, virant au gris perle. Il n'y a pas de douleur. Il n'y a pas cette décharge électrique qui, chaque matin, le forçait à revivre l'éviscération de sa propre ligne temporelle.

Le système d'exploitation biologique d'Elias Vane vient de passer en mode *Lecture seule*.

[NOTE DE TERRAIN : SUJET 4-B. ÉTAT : NEUTRALITÉ ABSOLUE. LA RÉTENTION NEURONALE EST NULLE. L'INSTINCT DE CONSERVATION A ÉTÉ ÉRADIQUÉ PAR ATROPHIE VOLONTAIRE. L'EXPÉRIENCE TOUCHE À SA FIN.]

Elias s'accroupit devant la flaque de café. C'est là qu'Il habite. L'Écho. Dans le reflet sombre du liquide tiède, le visage de l'antagoniste émerge. C'est le visage d'Elias, mais avec des yeux qui ont vu la fin du dictionnaire. L'Écho ouvre la bouche, prêt à hurler le bégaiement, prêt à injecter la dose de souffrance nécessaire à la perpétuation de la boucle. Il attend la contraction des muscles du cou de Vane. Il guette le tressaillement de la paupière. Il a faim de ce larsen synaptique qui le nourrit depuis des éternités de 08h01.

Pourtant, Elias ne lui offre rien. Rien qu'une indifférence de statuaire.
— Tu as faim ? murmure Elias, et sa voix n'est plus qu'un souffle de vent sous une porte close. Mange le vide, alors.

L'Écho se fige. Ses traits se brouillent. Dans le reflet, l'image commence à se pixelliser en fragments de néant. Sans la peur d'Elias, sans ce bégaiement viscéral de la chair qui servait de code source à sa propre existence, l'antagoniste biologique s'effiloche. Les pupilles du reflet s'élargissent jusqu'à ce que le blanc de l'œil disparaisse, laissant place à une transparence vitreuse. L'Écho ne disparaît pas : il se déconstruit. Il redevient ce qu'il a toujours été : une sécrétion de stress, un résidu de cortisol cristallisé, une illusion d'optique interne. Le reflet dans le café n'est plus qu'une surface plane, opaque, rendant à l'appartement sa solitude fondamentale.

SCÈNE : INTÉRIEUR / APPARTEMENT 4-B / HORS-TEMPS

ELIAS VANE se tient debout au centre de la cuisine.

L'éclairage passe du sépia au blanc chirurgical, puis au vide.

La caméra s'approche de son visage. La peau de Vane devient identique à la texture

du mur.

ELIAS (Sans bouger les lèvres)

L'architecture est tombée. Je ne sens plus le poids de mes os. Je suis une suture qui a fini de tenir deux mondes ensemble. Je lâche.

Le temps n'est plus un cercle. Ce n'est même plus une ligne. C'est un nuage de poussière immobile dans une pièce sans courant d'air. Elias sent ses poumons se figer. L'oxygène ne sert plus à alimenter une combustion organique, car il n'y a plus de feu à entretenir. Son cœur bat une dernière fois — un coup sourd, comme un marteau de juge frappant sur un tapis de laine — puis se tait. Ce n'est pas une mort. C'est un retrait de la circulation.

Le bégaiement s'est arrêté parce que la langue a été coupée à la racine.

L'appartement commence à perdre ses détails. Les plinthes se dissolvent dans le blanc. Les cicatrices sur les mains d'Elias s'aplanissent, s'effacent, laissant une peau lisse, virginale, comme celle d'une poupée de cire jamais sortie de son moule. Il n'y a plus de passé pour mordre la chair. Le traumatisme a été digéré par l'oubli total. Elias n'est plus l'ingénieur de sa douleur ; il est devenu le point zéro d'une déflagration froide.

Soudain, le 4-B n'est plus une prison. C'est un sépulcre vide dont on a retiré les murs. Elias Vane n'est plus un homme qui souffre à 08h01, il est le point d'impact d'un astéroïde de néant. La fréquence pure, ce sifflement cristallin qui torturait ses nuits, s'élève en une note unique, si haute qu'elle dépasse les capacités de l'ouïe, de la pensée, de la matière. C'est un son qui ne s'arrêtera jamais car il n'a jamais commencé. C'est le silence de l'avant-Big Bang.

L'instant est une perle de verre opaque suspendue dans le noir.

La réalité a cessé d'essayer de mordre.

Les dents du temps se sont brisées sur le mutisme de ses nerfs.

Elias entrouvre la bouche. Ce n'est pas pour appeler au secours, ni pour formuler une dernière pensée. C'est un acte de dégazage final. Il laisse s'échapper la dernière particule d'air, le dernier vestige de son humanité carbonée, le témoin ultime de son passage dans la biologie. La petite bulle d'air flotte devant son visage. Elle oscille, se fige dans le froid absolu de la stase, puis se transforme. Elle devient un petit cristal de glace bleue, une gemme de gel pur capturant la lumière inexistante du lieu.

Le cristal tombe.

Il traverse l'espace où se trouvait autrefois le sol de l'appartement 4-B.

Il se brise sur le rien.

Pas de son. Pas de fracas. Juste une diffraction de la lumière dans le vide.

La stase est désormais complète. La chair ne bégaie plus. La plaie est scellée par le vide. Elias Vane a réussi son suicide ontologique : il a démantelé la machine à souffrir en devenant lui-même l'absence de mécanisme. Dans cette géométrie blanche, le temps n'a plus aucune prise. Il n'y a plus de "je". Il n'y a plus de "maintenant". La perfection est une tombe de porcelaine blanche, un espace sans écho où la solitude est si dense qu'elle en devient une forme de plénitude.

À l'intérieur de la boucle brisée, il n'y a plus personne.

Rien qu'une horloge fondue dont les aiguilles n'indiqueront plus jamais 08h01.

Chapitre 14

Désert Sensoriel

08:02:00.

Le silence n'est pas l'absence de bruit ; c'est une pression atmosphérique, une colonne de mercure invisible qui pèse sur les tympans jusqu'à ce que l'idée même de vibration devienne une obscénité. Dans l'appartement 4-B, la physique a rendu les clés. L'air sent l'ozone et la craie froide. À l'endroit précis où, soixante secondes plus tôt, la tasse de grès blanc aurait dû s'écraser contre le carrelage pour la dix-millième fois, il n'y a plus qu'une suspension de particules immobiles. La gravité est une opinion que le sol ne partage plus.

Elias Vane ne respire pas.

Ce n'est pas une apnée volontaire, c'est une obsolescence systémique. Son thorax est une cage de silice, ses poumons deux sacs de gaze pétrifiée dans une expiration éternelle. Il est là, debout, ou plutôt **posé** sur le néant, une silhouette de verre dépoli qui capture la lumière blanche filtrant à travers des fenêtres qui ne donnent plus sur la ville, mais sur une page blanche, infinie et sans grammaire.

**Sujet :* Vane, Elias.*

**État :* Stase ontologique complète.*

**Fréquence neuronale :* 0.00 Hz.*

**Température cutanée :* Zéro absolu localisé.*

**Notes :* La boucle a été rompue non par la fuite, mais par l'épuisement de la matière. La chair, à force de bégayer, a fini par oublier l'alphabet du vivant. Le sujet*

est devenu un objet. Un magnifique, inutile et froid bibelot de conscience vitrifiée.

Le regard d'Elias est une lentille fixe. Il ne regarde pas le vide, il l'incorpore. À l'intérieur de son crâne, la tempête synaptique — ce larsen de douleur qui lui servait de boussole — s'est cristallisée en un réseau de quartz bleu. La mémoire est une gangue. Il se souvient du café brûlant, il se souvient de l'éclat du grès, il se souvient de la cicatrice en forme de virgule sur son pouce gauche, mais ces souvenirs n'ont plus de propriétaire. Ils sont des fichiers corrompus dans un disque dur dont on a sectionné l'alimentation.

L'Écho, cet antagoniste de reflet, ce jumeau de mercure qui le narguait dans chaque surface polie, n'est plus qu'une tache de décoloration sur le mur du couloir. Il n'a plus rien à refléter. Sans Elias pour porter la douleur, l'Écho meurt de faim. Il s'efface comme une vieille photographie laissée trop longtemps au soleil de l'oubli. Il y a une justice poétique dans cette atrophie : pour tuer son démon, Elias a dû tuer la partie de lui-même capable de le percevoir.

[EXTRAIT DE SCRIPT - SCÈNE FINALE - NON FILMÉE]

INT. APPARTEMENT 4-B - HORS DU TEMPS

LA VOIX (HORS CHAMP)

(Un grésillement radio, presque humain)

Est-ce que ça fait mal, Elias ?

ELIAS (Ne bouge pas les lèvres, la pensée est un sous-titre sur le mur)

La douleur est une erreur de calcul. J'ai corrigé l'équation.

LA VOIX

Tu as tout effacé. Le bruit du vent. Le goût du sel. L'odeur de la peau après la pluie.

Tu es un désert.

ELIAS

Je suis une paix minérale. La peau est une frontière trop fragile. J'ai préféré devenir l'horizon.

[FIN DE L'EXTRAIT]

Le derme d'Elias n'est plus de la peau. C'est une surface de réflexion totale. Si vous pouviez entrer dans l'appartement 4-B à cet instant — mais vous ne le pouvez pas, car l'adresse n'existe plus que dans les archives du traumatisme — vous verriez votre propre visage se déformer sur son torse immobile, comme sur la carrosserie d'une voiture de luxe abandonnée dans l'espace. Le réseau veineux, autrefois d'un bleu électrique, s'est figé. C'est un schéma de câblage pour une machine qui n'a plus besoin d'électricité pour fonctionner. Il fonctionne à la pure présence.

Le temps n'a plus de prise. À 08h01, il y avait un homme qui souffrait. À 08h02, il y a une sculpture de concept.

Le sol de l'appartement commence à se désagréger, non pas en poussière, mais en pixels de porcelaine. Les molécules se séparent avec une politesse terrifiante. Le frigo, la table, la chaise, la tasse suspendue — tout ce décorum de la vie quotidienne se décompose en une géométrie blanche, un retour au canevas original. Le chaos a été vaincu par la neutralité. Elias est le point focal de cette annihilation tranquille.

Il a réussi son suicide ontologique. Ce n'est pas la mort au sens biologique — la biologie demande de la décomposition, de la putréfaction, un changement d'état. Elias est dans l'anti-changement. Il a saboté l'instinct de conservation en le poussant à sa conclusion logique : pour ne plus risquer d'être détruit, il faut être indestructible. Pour être indestructible, il faut cesser d'être organique.

SOUVENIR RÉSIDUEL (ERREUR 404) :

Un matin de juillet. Elias a huit ans. Il regarde une méduse s'échouer sur le sable. Elle est translucide, une pulsation de vie liquide qui essaie désespérément de maintenir sa forme contre la brutalité du sec. Il se demande pourquoi elle ne devient pas simplement du verre.

Vingt-cinq ans plus tard, Elias est la méduse qui a enfin appris à devenir le verre.

L'appartement 4-B est maintenant une boîte de lumière solide. Les murs ont disparu, remplacés par une blancheur si dense qu'elle semble liquide. Au centre, Elias Vane, la silhouette de verre froid. Il ne vit plus, il persiste. Il est la preuve que l'esprit peut triompher de la chair en l'abandonnant sur le bord de la route.

La plaie ? Scellée.

Le bégaiement ? Corrigé.

Le cycle ? Brisé net, comme une branche morte sous le pied d'un géant.

Sur le mur qui n'est plus un mur, là où se trouvait autrefois la vieille horloge à quartz achetée dans une brocante pour oublier le silence, il y a une traînée de métal fondu. Les engrenages ont coulé comme des larmes de plomb. Les aiguilles sont deux traits noirs figés, pointant vers un interstice situé entre deux secondes. Elles n'indiqueront plus jamais 08h01. Elles ne connaîtront jamais 08h03.

C'est le triomphe de l'atrophie. Elias est une île de neutralité dans un océan de vacuité. Il n'y a plus de "Je". Le pronom a été démantelé, syllabe par syllabe, pour ne laisser que le verbe "ÊTRE" au présent de l'indicatif, sans sujet pour le porter. La solitude n'est pas un poids, c'est une plénitude. Une saturation de rien qui ressemble à s'y méprendre à de la perfection.

Le verre de son visage ne reflète plus rien.

La lumière blanche de 08h02 est la seule chose qui reste.

Une lumière sans source.

Une lumière sans ombre.

La fin de la chair.

L'épilogue du nerf.

Rien.

Rien.

Rien.

Le silence est désormais complet. La machine à souffrir est débranchée. Le désert sensoriel s'étend à l'infini, là où Elias Vane, autrefois homme, maintenant monument de stase, attend la fin de l'éternité sans même l'impatience de la voir arriver.

FIN

Merci d'avoir lu "8h01 : La chair bégaye"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)